



HAL
open science

De Tolède à Zamora, l'errance des reliques de saint Ildephonse au Moyen Âge

Charles Garcia

► **To cite this version:**

Charles Garcia. De Tolède à Zamora, l'errance des reliques de saint Ildephonse au Moyen Âge. Cahiers d'Etudes Hispaniques Médiévales, 2007, 30, pp.231-259. halshs-00343455

HAL Id: halshs-00343455

<https://shs.hal.science/halshs-00343455v1>

Submitted on 24 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Tolède à Zamora, l'errance des reliques de saint Ildephonse au Moyen Âge

Charles GARCIA

Université de Poitiers
SEMH-Sorbonne – SIREM
(GDR 2378, CNRS)

RÉSUMÉ

Le 26 mai 1260 on mit au jour les reliques de saint Ildephonse dans la ville de Zamora. Mais que pouvait bien faire à cet endroit reculé la dépouille de l'un des plus illustres saints hispaniques ? Toujours est-il que cette découverte, qui eut un grand retentissement dans la Castille du XIII^e siècle, fut à l'origine de l'afflux d'un grand nombre de pèlerins marchant vers ce tombeau. Pourtant, quelques décennies à peine après l'apparition sacrée, il n'y avait plus un seul *homo viator* sur les bords du Duero. Comment expliquer cette absence ? De l'errance de la dépouille d'Ildephonse aux voyages initiatiques de l'homme médiéval autour des restes du saint, nous tenterons de mettre en lumière les stratégies mises en place par les pouvoirs *locaux* qui visaient à promouvoir un lieu de culte au moyen d'une prestigieuse *invention*.

RESUMEN

El 26 de mayo de 1260 las reliquias de san Ildefonso salieron a la luz en la ciudad de Zamora. ¿Cómo explicar que apareciese el cuerpo de uno de los santos hispánicos más ilustres en un rincón tan olvidado? Lo cierto es que el descubrimiento causó una gran expectación en la Castilla del siglo XIII. Nada más conocerse el prodigio, un importante caudal de peregrinos se puso en camino hacia la tumba recién descubierta. Sin embargo, poco tiempo después de iniciarse la devoción, y de manera repentina, el homo viator medieval dejó de pasar por la ciudad del Duero. ¿Qué había sucedido? Desde los repetidos desplazamientos de los restos mortales del arzobispo visigodo hasta los viajes iniciáticos en torno a sus reliquias, intentaremos estudiar, en el presente trabajo, las estrategias que emplearon los poderes locales para impulsar un centro de culto, sirviéndose para ello de una invención prestigiosa.

Deux voyages de reliques auront fortement imprégné l'imaginaire hispanique médiéval ; celui d'abord de saint Jacques, depuis la lointaine Palestine jusqu'en Galice, celui, ensuite, de saint Isidore depuis Séville jusqu'à León. Bien qu'ayant trouvé le repos éternel dans l'une des contrées les plus reculées de l'Espagne, l'ensevelissement de l'apôtre Jacques le Majeur à Compostelle dépasse, par sa portée particulière, le cadre restreint de la péninsule ibérique dans la plupart des domaines : culturel, économique ou politique¹. Il s'agit, est-il besoin de le rappeler, d'une translation de premier ordre pour l'Occident médiéval dans laquelle le voyage originel et le *locus sanctus* qui abrite le corps du disciple du Christ furent, à leur tour, à la source de bon nombre de déplacements, physiques et spirituels pour l'*homo viator* de l'Europe du Moyen Âge. La deuxième translation, de signification beaucoup plus modeste, mais non moins captivante, concerne le transfert des restes de saint Isidore, le docteur de l'Église de l'*Hispania* wisigothique. Le voyage des ossements du saint sévillan s'inscrit dans un contexte politique tout aussi particulier. À travers cet acte, ses promoteurs cherchèrent à affirmer la primauté de la ville de León, l'*urbs regia* du XI^e siècle, et à la transformer en un centre de sacralité de premier plan ; le propos final de la démarche étant de mettre en valeur le rôle particulier joué par Ferdinand I^{er}, son roi², et de faire rejaillir sur lui les bénéfices du transfert. C'est effectivement ce dernier qui, selon les textes écrits après les faits, avait organisé le déplacement solennel de la dépouille de l'évêque *hispalense* ; un monarque qui accueillit personnellement le saint lors de son arrivée à León et qui transforma une ancienne église de la cité, auparavant dédiée à Jean le Baptiste et à saint Pélage, en sanctuaire-reliquaire digne d'accueillir le tombeau de son nouveau et glorieux hôte.

C'est dans la continuité des actions des siècles précédents, mais présentes dans toutes les mémoires, qu'intervint dans la ville de Zamora, au milieu du XIII^e siècle, la découverte des restes de saint Ildephonse. Mais alors que

1. Nous renvoyons à l'ouvrage, devenu classique, de Luis VÁZQUEZ DE PARGA, José María LACARRA et Juan URÍA RÍUS, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, Madrid : CSIC, 1948, rééd. en fac-similé, Pampelune : Gobierno de Navarra, 1998, 3 t., t. 1, p. 180-181. *Saint Jacques et la France. Actes du colloque des 18-19 janvier 2001 à la Fondation Singer-Polignac*, Adeline RUCQUOI (dir.), Paris : Cerf, 2003. Denise PÉRICARD-MÉA, « Histoire de l'histoire de Compostelle. Son impact en France », *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Sophie CASSAGNE-BROUQUET et al. (dir.), Rennes : Presses universitaires, 2003, p. 65-74.

2. Patrick HENRIET, « Un exemple de religiosité politique : saint Isidore et les rois de León (XI^e-XIII^e siècles) », *Fonctions sociales et politiques du culte des saints dans les sociétés de rite grec et latin au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Marek DERWICH et Michel DMITRIEV (dir.), Wrocław : Larhcor, 1999, p. 77-95. L'invention des reliques d'Ildephonse s'inscrit, de toute évidence, dans la continuité de la *translatio* du corps d'Isidore telle que Luc de Tuy l'avait élaborée dans son *Liber de miraculis sancti Isidori*. Il s'agissait, comme dans le cas de León, d'articuler un discours destiné à faire rejaillir la sacralité du défunt sur l'institution dépositaire des ossements, ici la cathédrale de Zamora et son évêque, et d'en accroître tant le pouvoir que le prestige politique et religieux.

ces pratiques très répandues pendant le haut Moyen Âge semblaient en consonance avec la mentalité de leur époque, comment justifier une pareille invention au moment où les ordres mendiants, alors en plein essor dans la société occidentale, prônaient une nouvelle forme de spiritualité fondée sur l'intimité des sentiments et l'imitation du Christ souffrant³ ?

Le 15 juin 2003, le nonce apostolique en poste à Madrid a été fait prier honorifique par la confrérie des chevaliers «cubiculaires» – serveurs – de san Ildefonso de Zamora⁴. Cette société d'entraide, qui rassemblait au bas Moyen Âge les membres les plus illustres de la noblesse de la ville, une adhésion qui leur permettait de mieux se démarquer socialement des autres *estats*, et qui s'était formée autour des reliques de saint Ildephonse conservées dans l'église de Saint-Pierre, la plus ancienne de la cité, existe encore de nos jours. La vénération du saint tolédan à Zamora, toujours réelle et très active, prend sa source au cœur de ce même Moyen Âge, consécutivement à une série de voyages qui sont tour à tour physiques, mythiques et surnaturels⁵.

Les voyages d'Ildephonse

À la surprise générale, puisque contre toute attente et au défi de toute déduction logique, l'invention du corps de saint Ildephonse († 667)⁶ se produisit à Zamora le 26 mai 1260⁷. Mais avant d'aller plus loin, laissons-nous guider dans cette découverte par un témoin presque oculaire des faits, le

3. Sur le revirement des frères mineurs à l'égard du culte des saints, voir André VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome : École française de Rome, 1981, p. 134. Il s'agit, en ce qui concerne la sainteté du XIII^e siècle, du passage ou de la transformation, des anciens saints *admirables* en saints *imitables* selon la définition du même André Vauchez, «Saints admirables ou saints imitables : les fonctions de la sainteté ont-elles changé aux derniers siècles du Moyen Âge?», *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e siècles). Actes du colloque de l'École française de Rome*, Rome : École française de Rome, 1991, p. 161-172; et du même auteur, *La spiritualité du Moyen Âge occidental. VIII^e-XIII^e siècles*, Paris : Seuil, 1994.

4. Enrique FERNÁNDEZ-PRIETO, *Nobleza de Zamora*, Madrid : CSIC, 1953, p. 406-550. *La Opinión de Zamora*, «Ceremonia con honores», 15 juin 2003, et «Caballeros en verde», 6 juin 2004.

5. Le voyage comme thème de recherche s'est largement développé au cours des dernières années. Cet engouement a aussi touché le Moyen Âge hispanique comme en témoignent de nombreuses publications, voir José Ignacio DE LA IGLESIA DUARTE (coord.), *IV semana de estudios medievales. Nájera, 2 al 6 de agosto de 1993*, Logroño: Instituto de estudios riojanos, 1994. *Viajes y viajeros en la España medieval. Actas del V curso de cultura medieval celebrado en Aguilar de Campóo (Palencia) del 20 al 23 de septiembre de 1993*, Aguilar de Campóo : Fundación Santa María la Real, 1997.

6. Saint JULIEN, *Beati Hildefonsi elogium*, PL, XCVI, col. 43-44 : «expletoque octavo decimo praedicti principis anno, sequenti die, decimo Kalendas Februarii, domicilio carnis exiuit».

7. C'est en réalité l'évêque qui rapporte les faits à l'auteur, en même temps qu'il les authentifie. Pour un aperçu plus détaillé de cette affaire, nous nous permettons de renvoyer à notre propre travail, Charles GARCIA, «Feindre, leurrer et fausser pour ne pas mourir : histoires, vérité et fiction dans la Zamora médiévale», *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 29, 2006, p. 241-264.

frère mineur Juan Gil de Zamora⁸ en personne. Dans le but manifeste de mettre idéologiquement en valeur la sainte trouvaille, l'érudit franciscain élabora, peu de temps après les faits, un texte hagiographique dans lequel il cherchait à justifier le voyage du corps d'Ildephonse depuis Tolède jusqu'à Zamora en l'expliquant par le mouvement général de translation des reliques des saints chrétiens qui s'était produit depuis le Sud, alors en voie d'occupation, en direction des Asturies, consécutivement à l'invasion de la péninsule par les Sarrasins⁹. Dans cette description, le frère mendiant suit à grands traits la narration de la *Vita vel gesta sancti Ildephonsi* attribuée Cixila¹⁰, évêque de León (911-932), une œuvre qui connaissait une importante diffusion en Espagne à ce moment-là. Pourtant, rien dans les écrits que le savant polygraphe avait sous les yeux ne mentionnait Zamora comme endroit de l'enterrement d'Ildephonse, pas plus que la cité du Duero ne pouvait se prévaloir d'être l'unique chemin, ni assurément le plus court, entre Tolède et les monts Cantabriques. C'est sans doute cette imprécision, qui aurait pu être opposée comme argument contraire par les plus sceptiques de ses contemporains, que Juan Gil transforma en atout. En effet, l'invention des reliques d'Ildephonse suit de quelques années seulement la rédaction de la chronique de l'Espagne par l'archevêque Rodrigue Jiménez de Rada, ouvrage dans lequel ce dernier relate succinctement :

Urbanus autem Sinderedi successor, de quo superius diximus, archam reliquiarum et scripta beati Ildefonsi et Iuliani Pomerii et uestem sacram quam beata Virgo beato dederat Ildefonso, cum iam uideret in Hispaniis destructionem Ecclesie et populi christiani, ad Asturias dicitur detulisse et de loco in locum, ut persecutio exposcebat, a fidelibus ferebatur¹¹.

8. Nous suivons ici le récit édité par Fidel FITA, «Traslación e invención del cuerpo de san Ildefonso. Reseña histórica por Gil de Zamora», *Boletín de la Real Academia de la historia*, 6, 1885, p. 60-71 ; il s'agit d'un extrait du codex conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid (I, 217), fol. 24v^o-32r^o.

9. Cette forte croyance se prolongea durant tout le Moyen Âge, le plus souvent en amplifiant les détails, comme en atteste la charte établie en 1465 par Diego Alfonso de Granada, vicaire général du diocèse d'Oviedo, et soucieux par conséquent de propager la renommée de la *Cámara santa* de sa cathédrale, Juan Ignacio RUIZ DE LA PEÑA SOLAR *et al.*, *Las peregrinaciones a San Salvador de Oviedo en la Edad Media*, Oviedo: Publicaciones del Principado de Asturias, 1990, doc. n° 9, p. 228-245, p. 229: «*que por los pecados de la Christiandad fue la tierra de Espanna conquistada e subiuzgada de moros, en tiempo del rey don Rodrigo. En aquel tiempo, algunos buenos christianos e obispos e perlados d'Espanna fuiron con aquesta santa arca de las reliquias e con el santo palio que la gloriosa nuestra senhora Virgen Maria avia dado al sobredicho santo Yldefonso, arzobispo de Toledo, e venieron con ellas a estas montañas de Asturias, e posieronlas encima de hun monte que dizen Monsagro, ascondidas deyuso de una grand penna*».

10. Texte publié par Juan GIL, *Corpus scriptorum muzrabitorum*, 2 vol., Madrid : CSIC, 1973, t. 1, p. 59-66. *PL*, t. 96, col. 43. Ángel CUSTODIO VEGA, «De patrología española. San Ildefonso de Toledo. Sus biografías y sus biógrafos y sus varones ilustres», *BRAH*, 165, 1969, p. 35-107.

11. Rodrigue JIMÉNEZ DE RADA, *De rebus Hispaniae*, IV, 3, Juan Fernández Valverde (éd.), Turnhout : Brepols, 1987, p. 118. La reprise à l'identique par Gil de Zamora de ce passage du Tolédan a déjà été mise en évidence par Manuel de CASTRO Y CASTRO, *Fray Juan Gil de*

Afin de mieux accréditer l'extraordinaire découverte qui ne manquerait pas d'amplifier la renommée de sa ville natale, fray Juan Gil rapporte brièvement une légende locale qui, elle aussi, parle de voyages. Il s'agit, plus précisément, de celui effectué par un berger – personnage classique des apparitions au Moyen Âge – depuis Tolède jusqu'à Zamora, bien avant la miraculeuse découverte, pour indiquer l'endroit exact du tombeau du saint. Ce berger arrivé sur les bords du Duero en provenance des monts de Tolède, entra dans une des églises de la ville, qui était placée sous l'advocation de Saint-Pierre. Après avoir adressé une pieuse offrande à la Sainte-Trinité, il se mit à explorer le temple. Cet étrange comportement intrigua les sacristains, ces éternels soupçonneux. Ils attrapèrent l'intrus dans la ferme intention de l'expulser de l'enceinte sacrée lorsque celui-ci demanda à être entendu en confession. Il fut reçu par le prêtre le plus ancien, un dénommé Diego, qui entendit son témoignage. Le berger déclara avoir éprouvé une profonde dévotion pour le bienheureux Ildephonse, dans la paroisse de son lieu d'origine. Il affirma que le saint lui avait fait des révélations, une série de prodiges qui furent effectivement confirmés par la suite ; pour preuve de sa bonne foi, le berger indiqua au prêtre qui venait de le confesser l'endroit exact où l'on allait découvrir quelques décennies plus tard les saintes reliques d'Ildephonse, un endroit qui était le même que celui du caveau de saint Attila, le compagnon du bienheureux Fruela, et qui s'avéra correspondre, comme le démontrèrent les événements survenus par la suite, avec celui de l'emplacement de l'autel qui dans cette église était dédié à la Vierge.

Lors de la mort du prêtre qui avait confessé le gardien de moutons tolédan, tout le monde à Zamora, les laïcs comme les clercs, était au courant du secret qu'il était venu dévoiler. Pourtant ce ne fut que bien plus

Zamora. De preconiis Hispaniae. Estudio preliminar y edición crítica, Madrid : Universidad Complutense, 1955, p. 102, p. 109 : « Quo tempore, ut creditur, translatum fuit Zamoram, cum aliis reliquis, corpus beatissimi Aldefonsi, et ibidem nostris temporibus est inventum, et ipsius meritis in eadem civitate Dominus multa miracula operatur. » Il est à signaler que Luc de Tuy ne dit rien quant à la sépulture d'Ildephonse et qu'il se contente de rappeler le lien particulier existant entre le saint confesseur et la Mère de Dieu ; Luc de TUY, *Chronicon mundi*, Emma FALQUE (éd.), *Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis*, 74, Turnhout : Brepols, 2003, p. 7 : « Gloriosissimus Toletanus archipresul et Yspaniarum primas Ildefonsus, beatorum Leandri et Eugenii consanguineus, Yspaniam laudabilem reddit ; qui uiuens in corpore pallio celesti a regina celorum Dei genitrice Maria meruit insigniri », p. 171 : « Ildefonsus Yspaniarum primas et archiepiscopus Toletanus, qui tempore dicti regis Recesuindi quasi Lucifer inter sidera, tam morum honestate quam signorum claritate fulsit in ecclesia Dei. Qui etiam donis celestibus a perpetua uirgine genitrice Dei Maria atque a sanctissima uirgine Leocadia in presenti uita meruit honorari. » Quant au Tolédan, il est probable qu'il se soit inspiré des nombreuses légendes qui couraient sur le thème du transfert des reliques vers le nord de la péninsule lors de l'avancée des *Chaldéens*, mais aussi sur les faibles et autres sources éparses, toujours postérieures aux faits narrés, telle la célèbre *Crónica del Moro Rasis*, Diego CATALÁN et María SOLEDAD DE ANDRÉS (éd.), Madrid : Gredos, 1975.

tard, à l'occasion de travaux de restauration de l'église de Saint-Pierre, en 1260, qu'un fil à plomb « quasi divinitus directum » se figea pour indiquer aux présents la base du pilier où se trouvait la sainte dépouille. C'est à cet endroit-là, juste sous la première couche de roche, qu'apparut un coffre d'une grandeur d'une demi-*fanègue*, de celles que l'on utilisait à Zamora pour mesurer le blé¹². Bien que les maçons particulièrement maladroits eussent brisé le couvercle en dix-huit morceaux, leur imprudence ne fut pas un obstacle pour les *hombres buenos* de la cité, lesquels, malgré ce fâcheux incident, parvinrent à lire l'inscription qui y était gravée : « Patris Aldefonsi Episcopi Toletani ». Quelques mois après, en janvier 1261, lorsque l'évêque don Suero décida de placer les précieux restes sur le maître-autel de Saint-Pierre, la puissance de la fragrance du saint myroblyte fut telle, que ceux qui attendaient dehors en furent inondés, un merveilleux phénomène que Juan Gil¹³ tenait de l'évêque lui-même.

En réalité, puisque très avare en détails pour ce qui est des voyages d'une cité à l'autre, et contrairement aux narrations qui virent le jour après lui, frère Juan Gil de Zamora, ou Egidio, s'attacha davantage, en bon franciscain qu'il était, à raconter par le menu la relation très privilégiée que le nouveau saint de sa ville avait entretenue avec la Vierge, tout comme les miracles que les restes mortels d'Ildephonse accomplirent grâce à l'intercession de Marie¹⁴. Il faut dire que la dévotion pour la Mère de Dieu était en pleine expansion dans la Castille du XIII^e siècle. Comment ne pas évoquer ici la relation existant entre l'invention des reliques du saint, en 1260, et les poèmes que lui consacra Gonzalo de Berceo dans ses *Milagros de Nuestra Señora*¹⁵? Comment ne pas voir en Juan Gil de Zamora, un des personnages du cercle rapproché d'Alphonse X, et de surcroît précepteur de l'infant Sanche – le futur Sanche IV –, une sorte de passerelle intellectuelle entre l'invention des reliques du métropolitain de Tolède et la composition, tout comme l'illustration, de nombreuses *cantigas*?¹⁶ Et

12. F. FITA, « Traslación... », p. 63 : « Erat autem prelibatum repositorium sive theca juxta quantitatem et qualitatem mensura qua bradum consuevit Zamore communiter mensurari, que mensura octava vulgariter nuncupatur. »

13. Sur « l'odeur de sainteté » comme indice probant de l'élection par la divinité, voir Jean-Pierre ALBERT, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris : École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 79, et A. VAUCHEZ, *La sainteté...*, p. 501. Par ailleurs, cette fragrance était perçue comme le moyen privilégié par lequel les fidèles étaient en contact avec le divin, c'est l'odeur des saints comme vecteur privilégié en opposition à la décomposition des restes des simples mortels. Pour eux, cette odeur avait comme un parfum de paradis.

14. Javier PÉREZ-EMBED WAMBA, *Hagiología y sociedad en la España medieval. Castilla y León (siglos XI-XIII)*, Huelva : Publicaciones de la Universidad, 2002, p. 319-320.

15. Gonzalo de BERCEO, *Milagros de Nuestra Señora*, Michael GERLI (éd.), Madrid : Cátedra, 1992, p. 78-83.

16. Alfonso X El Sabio, *Cantigas*, Jesús MONTOYA (éd.), Madrid : Cátedra, 1997, p. 24 : « a fray Juan Gil de Zamora, preceptor que fue de Sancho, su hijo, y autor de un Liber Mariae y un De miraculis Beatae Virginis Mariae, quien, en el elogio dirigido a Alfonso [X] lo compara a David, al citar sus melodías ».

comment enfin oublier que le propre frère mineur fut aussi un poète inspiré par la figure de la Vierge à la gloire de laquelle il composa de multiples poèmes en latin¹⁷?

En somme, aux yeux du frère franciscain, ce qui semblait compter le plus dans l'apparition impromptue des reliques de saint Ildephonse à Zamora, c'était les liens privilégiés que le saint confesseur avait entretenus avec Marie. Il faut dire que l'ancien archevêque de Tolède occupait une place toute particulière dans la patrologie hispanique. N'avait-il pas été l'un des premiers auteurs¹⁸ à mettre en avant la figure de la Vierge, dès le VII^e siècle, pour lutter contre toutes sortes d'hérétiques? (« composuit contra hereticam pravitatem »). Dans ces conditions, comment ne pas récupérer un héritage de l'Espagne wisigothique, particulièrement valorisée au XIII^e siècle, et tellement en consonance, pour ce qui est de la promotion mariale, avec le courant de dévotion propre de l'époque dans laquelle les fils de saint François¹⁹, à la suite du mouvement initié par Bernard de Clairvaux, jouèrent un si grand rôle? On ne saurait effectivement minimiser la mission d'intercession, dans le cadre des pratiques du renouveau spirituel de l'époque, que beaucoup avaient dévolu à la Vierge, une thématique que l'on retrouve dans l'apparition, puis dans la profusion des statues représentant la Mère de Dieu dans les monuments gothiques alors en plein essor²⁰. En ce qui concerne la découverte du corps à Zamora, nous pensons qu'elle est en étroite relation avec la personnalité du nouvel évêque du diocèse, don Suero Pérez de Velasco, et plus précisément avec l'ambition démesurée que ce haut prélat abritait, sa soif de richesse et d'agrandissement, son intimité avec Alphonse X et sa parfaite connaissance des cercles supérieurs de l'Église et des luttes pour le pouvoir ecclésiastique – la primauté des Espagnes entre les différents métropolitains – que se livraient les archevêchés de la Castille à ce moment-là. Ce sont là des aspects très variés qui n'excluent en aucune manière la volonté d'autonomie que certains petits

17. Fidel FITA, « Poesías inéditas de Gil de Zamora », *BRAH*, 6, 1885, p. 379-409.

18. Adeline RUCQUOI, « Ildefonse de Tolède et son traité sur la Virginité de Marie », *La virginité de Marie. Études mariales. Bulletin de la société française d'études mariales*, Paris : Médiaspaul, 1998, p. 105-125.

19. Il est vrai qu'ils ne furent pas les seuls, les dominicains ayant aussi grandement participé à cette diffusion. Jean de DIEU, « La Vierge et l'ordre des frères mineurs », *Maria. Études sur la Sainte Vierge*, Paris : Beauchesne, t. 2, Paris, 1952, p. 783-831. Enrique LLAMAS MARTÍNEZ, « Algunos aspectos del culto mariano en España en los siglos XII al XV », in : *De cultu mariano saeculis XII-XV*, t. 3, Rome, 1979, p. 175-201.

20. Pour un aperçu de cette expression dans la région de Zamora, nous renvoyons une nouvelle fois à l'un de nos précédents travaux dans lequel nous avons cherché à mettre en évidence l'articulation entre les nouvelles pratiques religieuses et sociales, la matérialisation artistique et le rôle joué par Juan Gil dans cette élaboration, voir Ch. GARCIA, « Une œuvre en quête d'auteur : le Jugement dernier du portail occidental de l'église de Santa María de Toro (XIII^e siècle) », *La question de l'auteur. Actes du XXX^e congrès de la Société des hispanistes français*, Brest : Université, 2002, p. 265-297.

sièges, comme celui de Zamora, auraient cherché à exprimer au cours de la décennie qui s'ouvrait²¹. Et dans ce contexte, quel meilleur atout que celui de se revendiquer le digne héritier des reliques d'Ildephonse pour proclamer sa liberté vis-à-vis du siège de Tolède, sans pour autant négliger la charge symbolique du passé wisigothique à travers la figure de son plus emblématique saint, mais aussi, et surtout, pour se démarquer hiérarchiquement de la province ecclésiastique de Compostelle dont Zamora était alors suffragante ?

Mais revenons au texte, depuis longtemps attribué au frère mineur de Zamora, un religieux qui fut aussi custode – administrateur – des couvents de la province franciscaine de Compostelle, et plus particulièrement à ses écrits sur la Vierge. Nous savons que frère Egidio, peu novateur dans ses récits, suivit souvent au pied de la lettre les textes des chroniqueurs qui l'avaient précédé²². Le franciscain commence sa relation en évoquant le traité d'Ildephonse sur la virginité de Marie, et cela de façon très fidèle à la narration faite au X^e siècle par Cixila. Dans son texte, nous découvrons une Vierge comblée par le traité qu'Ildephonse lui avait consacré et tenant dans ses mains un exemplaire du livre richement orné qu'elle voulait offrir à l'évêque tolédan. Pour remercier Marie d'une telle faveur, Ildephonse, dans le but de rehausser la figure mariale, plaça, dans le calendrier liturgique, la fête de l'Annonciation de Marie quelques jours avant celle de la Nativité. Ce fut lui-même qui institua, en hommage à sa protectrice, trois jours de jeûne et de litanies avant la célébration de ladite fête²³. Mais alors que la nuit même de la célébration Ildephonse s'apprêtait à lire, au moment des matines, son livre sur la virginité de Marie, les prêtres qui marchaient en procession en direction de l'église aperçurent une lumière céleste en son intérieur. Cette vision les emplit de crainte. Cependant, et

21. Peter LINEHAN, *History and the Historians of medieval Spain*, Oxford : Clarendon Press, 1993, p. 515-516.

22. Manuel DÍAZ Y DÍAZ, « Tres compiladores latinos en el ambiente de Sancho IV », *La Literatura en la época de Sancho IV. Actas del congreso internacional, Alcalá de Henares, 21-24 de febrero de 1994*, Carlos ALVAR et José Manuel LUCÍA MEGÍAS (éd.), Alcalá de Henares : Universidad de Alcalá de Henares, 1996, p. 35-52, p. 51 : « Gil de Zamora; no sólo hace gala de su apego a la tradición local y nacional de las obras históricas, sino que en sus tratados de toda índole, aún conociendo las doctrinas más especulativas de los "modernos" sigue aferrándose a un respeto decidido y a ultranza a los "originales" [...] Fidelidad, pues, a toda costa a la tradición, tanto política y nacional como religiosa [...] »

23. On retrouve dans le récit de Juan Gil de Zamora la même influence que chez Gonzalo de Berceo – à moins que ce dernier ne soit la source du premier. Il se peut que Juan Gil ait connu le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, écrit vers 1243, où ce dernier évoque la vie et l'œuvre de saint Ildephonse. Il est pourtant manifeste qu'il ne s'en est pas servi pour sa propre rédaction, relativement fidèle à celle de l'évêque Cixila comme nous l'avons déjà signalé. Certes, il est vrai que le franciscain, suivant en cela saint Bonaventure, demeura maculiste, là où le dominicain Vincent de Beauvais prônait l'immaculée conception de Marie, voir R. MALOY, « The «Speculum Historiale» of Vincent of Beauvais and the marian works attributed to saint Ildephonsus of Toledo », *Ephemerides mariologicae*, 22, 1972, p. 5-14.

sans se troubler le moins du monde, Ildephonse, *imperterritus*, se dirigea vers l'autel. Il s'agenouilla et vit la Vierge Marie qui était entourée, louée et chantée par un chœur de vierges. La Mère de Dieu était là, devant lui, assise à même le siège où il avait l'habitude de prononcer ses sermons. Après que tous deux eurent échangé un regard, Elle lui demanda d'aller à sa rencontre pour lui remettre et l'habiller avec le précieux *vestmentum* qu'elle tenait de son Fils, une « aube » – ou chasuble – qu'Elle lui confia avant de disparaître. Après ce prodige, nul n'osa s'asseoir sur la précieuse chaire, hormis l'irrespectueux évêque Sisbertus qui en fut aussitôt chassé avant d'être exilé à titre de punition. Par la suite, un dénommé Siagrius, successeur d'Ildephonse sur le siège épiscopal de Tolède brava un deuxième interdit en enfilant le célèbre vêtement sacré. Mal lui en prit car il tomba foudroyé à l'instant même où il commettait son forfait²⁴. Les prêtres témoins de la scène recueillirent la sainte tunique qui après cette date fut conservée dans le trésor de l'église tolédane et qui, consécutivement à l'invasion musulmane et selon la légende, fut ensuite déposée, au milieu d'autres précieux objets, dans la célèbre *arca santa* de la cathédrale d'Oviedo, un coffre-reliquaire qui contenait les reliques entremêlées de soixante-quinze saints que seule la *Dei sciencia* aurait pu identifier comme le rapporte le document établi lors de l'ouverture de l'écrin effectuée en présence d'Alphonse VI, le 13 mars 1075, un texte qui se garde cependant de citer explicitement le nom d'Ildephonse²⁵.

Il n'est pas surprenant que de tels miracles, déjà connus des fidèles mais ici rappelés par Egidio de Zamora, aient largement contribué à populariser la figure d'Ildephonse dans la Castille du XIII^e siècle²⁶. Il s'agit en quelque sorte du renouveau d'une figure connue sous le qualificatif de *capellán de la Virgen* et dont le culte en Espagne allait connaître un développement indissociable de celui du culte marial. L'affection du métropolitain wisigoth pour la Vierge fut si intense, comme frère Juan s'attache à nous le signaler, qu'on lui attribua la paternité de la messe solennelle du 18 décembre, festivité de l'Annonciation de Marie dans la liturgie

24. En ce qui concerne cet épisode l'auteur suit de toute évidence une autre *vita* puisque ce passage est absent dans celle de Cixila.

25. Andrés GAMBRA, *Alfonso VI. Cancillería, curia e imperio*, 2 t., León : Centro de estudios e investigación San Isidoro, 1998, t. 2, *Colección diplomática*, doc. n° 27, p. 62-65. Sur la documentation de la cathédrale asturienne et sur les célèbres forgeries de son évêque Pelayo, voir l'étude récente de Francisco Javier FERNÁNDEZ CONDE, « Espacio y tiempo en la construcción ideológica de Pelayo de Oviedo », *À la recherche de légibilités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècles)*, Patrick HENRIET (dir.), *Annexes des Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 15, 2003, p. 129-148.

26. Juan Francisco RIVERA RECIO, *San Ildefonso de Toledo. Biografía, época y posteridad*, Madrid : Biblioteca de autores cristianos, 1985, p. 236-247. José María CANAL, « San Ildefonso de Toledo. Historia y leyenda », *Ephemerides mariologicae*, 17, 1967, p. 437-462.

wisigothique²⁷, huit jours avant celle de Noël. Cette célébration mariale, purement hispanique, était tellement populaire et enracinée qu'elle survécut à l'abandon officiel du rite wisigothique à la fin du XI^e siècle. Et c'est pour éviter toute confusion avec celle de l'Annonciation, rétablie comme il se doit au 25 mars, qu'à partir du XIV^e siècle elle fut connue dans la péninsule sous le nom de Vierge de l'Expectation²⁸, ou de l'Espérance : *María de la O*.

À la suite de la narration de l'épisode consacré à la Vierge, frère Juan Gil, dans le but d'exalter le portrait du saint, raconte une nouvelle faveur céleste qui s'était produite au bénéfice d'Ildephonse. Alors que ce dernier priait à genoux devant la tombe de la martyre Léocadie, le jour où l'on célébrait la fête de la martyre, la sainte souleva la dalle en pierre qui fermait son caveau et tenta de remettre au bienheureux Ildephonse un voile qu'elle avait porté de son vivant. Mais alors que le métropolitain faisait mine de refuser l'offrande, Léocadie le prit dans ses bras et déclara : « Ildephonse, par toi est maintenue ma souveraine qui règne au haut des cieux ! », c'était une claire allusion au traité que le saint confesseur avait dédié à Marie. Et ce fut au milieu de toute une foule exaltée qui criait et chantait des louanges devant la vision du prodige, qu'Ildephonse parvint à attraper une pointe du voile qui lui avait été tendu. Cependant, comme la sainte ne voulait plus le lâcher, l'évêque réclama un couteau pour le couper. Ce fut le roi Réceswinthe en personne qui le lui présenta, en dépit du fait, nous dit Juan Gil, que le monarque ne portait pas Ildephonse dans son cœur à cause des remontrances que l'évêque lui avait faites²⁹. Toujours est-il que le poignard, comme le morceau du voile, furent par la suite conservés dans le trésor de l'église au milieu des autres reliques. Ce bref récit, que l'on pourrait croire éloigné du premier est en réalité dans sa suite

27. Gonzalo de BERCIO, *op. cit.*, p. 78-83 :

§ 52	« <i>Fizo. l otro servicio fizo li una fiesta La que cae en marzo, quando gabriel vino</i>	<i>el leal coronado en diciembre mediado. día muy sennalado, con el rico mandado</i> »
§ 62	« <i>A la tu Missa nueva adígote ofrenda cassulla con que cantes, oy en el día sancto</i>	<i>d'esta festividad, de grand auctoridat: preciosa de verdad, de Navidad.</i> »

28. A. RUCQUOI, « Ildefonse... », p. 122. Antonio DE YEPES, *Crónica de la orden de San Benito*, Madrid : RAE, 1959, t. 123, p. 199-200.

29. Egidio de Zamora suit sur ce point la narration d'un épisode créé par Cixila. Comment faut-il interpréter l'attitude hautaine de Réceswinthe envers Ildephonse ? Selon Ariel GUIANCE, ce mépris du saint par le prince serait une sorte de métaphore à travers laquelle Cixila, évêque du X^e siècle, aurait voulu illustrer la soumission du temporel au religieux, autrement dit des monarques vis-à-vis de l'Église, une voie que ne suivirent manifestement pas les monarques de son temps, « De reyes y santos: las manifestaciones de la monarquía en la hagiografía castellana (siglos VII-XI) », *Acta historica et archeologica mediaevalia*, 22, II, 1999-2001, p. 9-30, p. 25.

logique. L'éloge évident à la virginité, celle en l'occurrence de Léocadie, est ici rendu par une allégorie qui se manifeste à travers la force morale et l'état de sainteté de la jeune femme³⁰; quant à la découpe du voile par le prélat, il pourrait s'agir d'une réminiscence du très connu geste charitable de saint Martin envers le mendiant sur la route d'Amiens³¹.

Les trois voyages jusqu'ici décrits relèvent bien entendu du surnaturel. S'il est vrai que la translation d'Ildephonse de Tolède jusqu'à Zamora fut effectivement matérielle, il n'en demeure pas moins vrai que la révélation de la sépulture du métropolitain au berger, au moyen connu d'un songe, relève du spirituel, tout comme la manifestation de la Mère de Dieu dans la cathédrale de Tolède ou encore l'apparition de Léocadie sortant de son tombeau en provenance de l'au-delà. Les interventions de la Vierge et de la martyre tolédane dans la légende servent, de surcroît, à clore et à accroître le halo de sainteté d'Ildephonse. Plus que toute autre chose, elles servent à préparer les pèlerinages des contemporains de l'invention des ossements du métropolitain en direction, et autour, d'une nouvelle destination sacrée : l'église de Saint-Pierre de Zamora, ancienne titularité d'un temple que l'apôtre partagera après cette date avec le saint archevêque. Après la rédaction de la légende par Juan Gil, les reliques pouvaient pleinement jouer leur rôle, la production hagiographique suivant à Zamora, comme ce fut souvent le cas au Moyen Âge, la découverte du corps. Ces reliques, de véritables *imagines agentes* du passé, étaient non seulement des trésors spirituels, mais aussi source de richesses matérielles tellement elles étaient efficaces. Elles étaient donc là pour produire les effets que l'évêque de Zamora attendait d'elles : des donations et des pèlerinages.

Pèlerins et voyageurs autour des reliques

Soucieux de chanter les louanges et les bienfaits de l'Espagne dans une tradition toute isidorienne³², Juan Gil tenait, tout autant, à vanter la gloire de Zamora, sa *petite patrie* léonaise. On ne saurait comprendre les longs passages que le franciscain consacre à saint Ildephonse si l'on n'intègre pas cette donnée. Signalons que c'est dans une veine semblable que le frère polygraphe situe en bonne place, dans sa galerie des hommes illustres, les

30. La virginité semble ici beaucoup plus forte que la force de trente hommes dans la force de l'âge, à peine capables de déplacer ensemble une dalle que la puissance de la divinité pouvait faire avec une déconcertante facilité, F. FITA, «Traslación...», *op. cit.*, p. 65 : «virgo sanctissima prosiliit de sepulchro, cujus operculum vix movere possent triginta juvenes praepotentes viribus et virtute; quod absque dubio factum fuit, non humanis manibus, sed potius angelicis et divinis».

31. J. PÉREZ-EMBED, *op. cit.*, p. 320.

32. Francisco RICO, «*Aristoteles hispanus* : en torno a Gil de Zamora, Petrarca y Juan de Mena», *Italia medioevale e umanistica*, 10, 1967, p. 143-164.

personnages liés à Zamora, mais cette fois-ci par la naissance, comme les rois Alphonse IX et son fils Ferdinand III³³. Après que les saintes reliques d'Ildephonse eurent été reconnues et mises à l'abri, elles pouvaient montrer leur pouvoir surnaturel aux habitants de la contrée, un acte qui devait également les attester comme telles³⁴, sachant que l'authenticité d'un corps déplacé était, a priori, douteuse. Le voyage des ossements de Tolède à Zamora provoqua, à son tour, de multiples autres voyages : ceux des pèlerins et des malades accourus auprès du tombeau du saint confesseur³⁵. La volonté du déplacement physique, ou plutôt l'« *aller pèlerin* » selon les termes d'Alphonse Dupront³⁶, était le véritable commencement initiatique, la rupture, qui donnait un sens au départ. Avant de parvenir aux tombeaux des saints, le pèlerin subissait une double transformation, c'était un homme qui modifiait son apparence physique³⁷, en même temps qu'il se préparait spirituellement³⁸. L'*homo viator* prenait ses dispositions avant d'entrer en contact avec le sacré, pour mieux recevoir ses bénéfiques, mais il devait auparavant, pour bien les mériter, endurer les épreuves et les désillusions du voyage³⁹. Il s'agissait en somme de sa pénitence expiatoire. Le voyage des pèlerins vers les reliques n'était pas seulement physique, il était aussi, on le sait bien, transcendantal. Les déplacements des pénitents vers les

33. Fidel FITA, « Dos libros inéditos de Gil de Zamora. *Liber de preconiis civitatis numantine* », *BRAH*, 5, 1884, p. 134-200; « Biografías de San Fernando y de Alfonso el Sabio por Gil de Zamora », *BRAH*, 5, 1885, p. 308-328; « Biografía inédita de Alfonso IX, rey de León, por Gil de Zamora », *BRAH*, 13, 1888, p. 291-295.

34. André VAUCHEZ, *La spiritualité du Moyen Âge occidental, VIII-XIII siècles*, Paris : Seuil, 1994, p. 170 : « la sainteté se vérifie par son efficacité ».

35. Jacques DUBOIS et Jean-Loup LEMAÎTRE, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris : Cerf, 1993, p. 247 : « La possession et la glorification de reliques ont été de puissants stimulants du culte des saints. Elles ont provoqué des pèlerinages, des constructions d'églises, des manifestations multiples. Elles ont aussi excité les imaginations. »

36. Alphonse DUPRONT, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris : Gallimard, 1987, p. 373-378.

37. On dispose de quelques illustrations concernant la tenue vestimentaire particulière des pèlerins qui se mettaient en chemin, voir Gonzalo MENÉNDEZ-PIDAL, *La España del siglo XIII leída en imágenes*, Madrid : Real Academia de la historia, 1986; ainsi que des récits contemporains de la découverte des reliques d'Ildephonse comme les *Cantigas*, voir Ofelia MANZI et Francisco CORRI, « Viajeros y pelegrinos en las Cantigas de Santa María », *Temas medievales*, 5, 1995, p. 69-88, p. 76.

38. José Ángel GARCÍA DE CORTÁZAR, « El hombre medieval como “*homo viator*”: peregrinos y viajeros », *IV semana de estudios medievales. Nájera, 2 al 6 de agosto de 1993*, Logroño : Instituto de estudios riojanos, 1994, p. 11-30, p. 28 : « [...] para el hombre medieval, la peregrinación física no era sino, en unos casos, el medio, en otros, la representación sensible de la otra peregrinación, del otro viaje, el que concluía en el cielo. En definitiva, para él, la peregrinación era una ascesis. Como tal, podía tener dos manifestaciones. Una exterior y otra interior. La primera revestía la forma de desplazamiento, de desarraigo. No era un fin en sí misma, sino la iniciación que conducía al peregrino a profundizar en sus propias creencias. Era una forma de arrancarse a los lazos habituales de convivencia; de la rutina de la práctica piadosa. Y un modo de ponerlos a prueba en un escenario lejano. Con un objetivo: purificar los hábitos del peregrino. Por vía del dolor físico y psicológico y por vía de la interiorización de la decisión que le había animado a ponerse en camino ».

39. Jean VERDON, *Voyager au Moyen Âge*, Paris : Perrin, 1988, p. 266.

tombes des saints illustraient en quelque sorte une anticipation du voyage que leurs âmes feraient un jour vers le but sans retour de l'au-delà⁴⁰.

Il est intéressant de classer les déplacements des malades-pèlerins, pour la plupart venus chercher une guérison sur le nouveau « lieu sacré » des bords du Duero, selon une typologie éprouvée des pathologies⁴¹, un classement que n'aurait pas renié le méticuleux frère mineur⁴². Il est de même intéressant de souligner que tous ceux qui font le déplacement pour sentir, voir ou toucher les reliques de saint Ildephonse proviennent de l'Ouest péninsulaire, puisqu'aucun malade n'effectue le voyage depuis les terres proprement castillanes situées à l'est de Zamora. Serait-ce par volonté de ménager des lieux pèlerins desquels on aurait pu craindre des représailles ? Outre l'importance, toute naturelle, des visiteurs originaires des territoires les plus proches, Juan Gil de Zamora cherche à démontrer, à travers les itinéraires des pèlerins qui font le déplacement depuis des endroits relativement éloignés, la grandeur des reliques d'Ildephonse et, partant, leur efficacité vis-à-vis de celles des saints concurrents plus prestigieux ou plus anciens mais qui n'avaient malheureusement rien pu faire pour soigner un certain nombre de malades en détresse qui n'avaient eu d'autre solution que de voyager jusqu'à Zamora.

Le cas le plus éloquent est indéniablement celui d'un certain Pedro Domínguez, un homme aveugle originaire de Lugo. Après avoir misérablement erré dans sa ville natale, Pedro s'en était allé visiter l'église Saint-Vincent à Lisbonne, sans succès. C'est à cet endroit que lui était apparu Ildephonse qui lui avait enjoint d'aller lui rendre visite à Zamora. Pourtant, rien n'y fit. Pedro n'écoula pas les sages conseils et poursuivit sa pérégrination jusqu'à Braga, ville qui contenait les reliques de saint Gérard. Las !, il ne

40. Cette idée fut précocement ancrée dans le christianisme, comme en témoigne l'Épître à Diogène rédigée au II^e siècle, selon cette dernière : « *los cristianos tienen, cada uno de ellos, una patria, pero están en ella como unos viajeros; toda tierra extranjera les sirve de patria, toda patria les es extranjera. Habitan en la tierra, pero en realidad su verdadera patria está en el cielo* », texte cité par Louis ROUGIER, *El conflicto del cristianismo primitivo y de la civilización antigua*, Barcelone : Nuevo Arte Thor, 1989, p. 81.

41. F. FITA, « Traslación... », p. 66 : « Et primo, quidem, oppitulantibus [ejus] meritis describemus miracula de cecis illuminatis; secundo, de demoniacis; tertio, de contractis et confractis; quarto, de surdis, mutis et inflatis ». Pierre-André Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e-XII^e siècle)*, Paris : Cerf, 1985, p. 227-264.

42. François DOLBEAU considère Juan Gil comme l'un des premiers auteurs à avoir élaboré dans ses œuvres des sommaires que l'on pourrait qualifier de modernes; il en est ainsi des légendiers hagiographiques classés par ordre alphabétique et non plus disposés *per circumulum anni*, en suivant le cycle de l'année liturgique, « Notes sur l'organisation interne des légendiers latins », *Hagiographies, cultures et sociétés (IV^e-XII^e siècles)*, Actes du colloque de Nanterre 1981, Pierre RICHÉ (coord.), Paris, 1982, p. 11-31. On pourrait dire de même de l'encyclopédie commencée, mais non achevée, par le Zamoran particulièrement en harmonie avec la curiosité des franciscains pour les thèmes ayant trait à la nature et à la médecine, des connaissances en somme très utiles pour parler des guérisons miraculeuses, voir Avelino DOMÍNGUEZ GARCÍA et Luis GARCÍA BALLESTER, *Iohannes Aegidius zamorensis. Historia naturalis*, 3 t., Salamanque : Junta de Castilla y León, 1994.

trouva aucun réconfort en ce lieu et décida de pousser son chemin jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. En Galice, dépité de n'obtenir aucune intercession de la part de l'apôtre, l'aveugle finit par écouter les paroles du saint confesseur et arriva à Zamora trois jours après l'invention des restes de l'archevêque tolédan. Là, un simple frottement de ses yeux sur la tombe d'Ildephonse suffit à le projeter en arrière. Peu après, il recouvrait la vue en présence d'une foule de trois cents personnes – c'est-à-dire les témoins dignes de foi requis pour ce genre d'affaires. Désormais guéri grâce à l'intercession d'Ildephonse, Pedro se confia aux témoins. Il déclara avoir ressenti dans sa tête une douleur semblable à celle qu'aurait pu lui faire une lance qui l'aurait transpercée. Quant à Marina Pérez de Valderas, aveugle elle aussi, elle recouvra la vue après être passée par la chapelle de Santa María del Viso, l'antichambre annonciatrice des guérisons opérées par Ildephonse. Un sanctuaire qui, comme nous le verrons plus loin, participait pleinement de la scénographie qui avait été mise en place autour de la tombe du métropolitain wisigoth. C'est en effet sur cette butte témoin qui domine la Tierra del Vino, véritable promontoire sacré, que la Vierge, après lui avoir imposé ses mains sur la tête, lui demanda d'avancer jusqu'à Zamora, ville d'où elle repartit pleinement guérie, comme beaucoup d'autres, après avoir transité par le nouveau *locus* sacré⁴³.

Le deuxième groupe de pèlerins est formé par les malades qui étaient possédés par le démon. La caractéristique de cet ensemble est d'avoir été entièrement constitué de femmes, des patientes qui furent guéries, comme les précédents, par les reliques de l'archevêque⁴⁴. Nous ignorons le nom de la première d'entre elles. Nous savons en revanche qu'elle s'était adressée dans un premier temps à la Vierge, dans son sanctuaire du Viso. C'est à cet endroit qu'un homme lui était apparu en songe et lui avait demandé d'aller à Zamora, sur le tombeau de saint Ildephonse, où elle serait guérie. La prédiction s'accomplit après que le démon lui eut laissé un denier de León alors qu'il quittait son corps. En ce qui concerne l'épouse de Pedro *Fratri*⁴⁵, une femme originaire de Castrotarafe, nous savons qu'elle avait été possédée par cet « ennemi du genre humain » pendant sept ans, et que

43. A. DUPRONT, *op. cit.*, p. 392 : « Occuper, fatiguer, imprégner, tels [sont] les impératifs de la composition du lieu sacré pour la délivrance du pèlerin. »

44. Il est curieux d'observer que la place que Juan Gil accorde aux possédés dans son récit correspond au regain pour la démonologie chez les mendiants, au tournant des années 1270, un phénomène qui intéressa tout autant les dominicains que les franciscains, voir Alain BOUREAU, *Satan hérétique. Naissance de la démonologie dans l'Occident médiéval (1280-1330)*, Paris : Odile Jacob, 2004, p. 127-133.

45. Il se pourrait que le mari de la miraculée ait été un membre de l'ordre militaire de Santiago. N'oublions pas que Castrotarafe était, à la fin du XIII^e siècle, la principale commanderie que cet ordre possédait à proximité de Zamora, voir Carlos CABEZAS LEFLER *et al.*, « Castrotarafe o el vestigio de una leyenda », *Actas del primer congreso de historia de Zamora*, t. 3, Zamora : Diputación provincial, 1991, p. 209-222.

ce fut dans l'église de Saint-Pierre, le lieu d'exposition des reliques, que le Malin renonça à habiter son corps et à retourner dans le lieu sacré. Cubillos est un petit village qui se trouve non loin de Zamora, à quelques lieues en direction du nord. Une jeune femme originaire de cette bourgade avait passé un pacte avec Satan, raison pour laquelle elle lui était soumise. Sachant cela, les exorcistes avaient cherché à faire partir Lucifer mais celui-ci avait refusé de le faire, sauf à le contraindre sous la puissance des reliques qui étaient dans l'église de Saint-Pierre. On décida alors d'emmener la jeune femme jusqu'au temple où elle ne tarda pas à être débarrassée du Malin. Elle fut cependant incapable de rendre le parchemin du contrat qui la liait à Satan, arguant que la lettre était restée entre les mains de son ancien « Prince ».

Le groupe des difformes qui avaient fait le voyage pour entrer en contact avec les reliques de saint Ildephonse clôt la liste des miraculés établie par Juan Gil de Zamora dans son récit. Le premier de ces contrefaits est un Portugais nommé Domingo Meléndez. La voûte du malheureux déjeté était tellement prononcée que son nez touchait ses talons. C'est à cause de ce handicap que le malheureux, juché sur une charrette, avait été obligé d'errer d'un sanctuaire à l'autre pendant six ans. Il était, lui aussi, passé par Santa María del Viso avant de parvenir à Zamora. Arrivé dans la cité, il prit soin de se faire confesser par un frère mineur. Il alla ensuite frotter ses reins et ses membres contre les reliques, avant de repartir guéri de l'église. Pour remercier la divinité du miracle accompli, le pèlerin portugais offrit sa charrette au saint, l'ex-voto étant ici la marque sensible que le miraculé laissa dans le sanctuaire ; l'exposition ostentatoire de cet objet confirmant, aux yeux des autres pèlerins, l'efficacité attestée de l'intercession du saint thaumaturge local. En dehors de cette guérison, somme toute classique, on remarquera le rôle d'intercesseur que Juan Gil fait tenir à un frère franciscain, alors que nous savons que les reliques d'Ildephonse et l'église paroissiale étaient placées sous la protection de l'évêque de Zamora.

Le temps s'était écoulé depuis la découverte des saintes reliques, et leur renommée ne cessait de grandir. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'elles aient attiré vers elles de nouveaux voyageurs dont certains pèlerins. Benita de Castrotorafe est l'une de ces patientes accourues jusqu'à Zamora pour implorer sa guérison. Cela faisait quatre ans qu'elle était prostrée sur un brancard. Au bout d'un séjour de trois jours et de trois nuits dans le temple de Saint-Pierre – la période nécessaire au rite de l'incubation –, Benita se confessa et communia. Après avoir reçu les sacrements, elle entendit une voix qui lui annonçait sa guérison par la grâce de Dieu. La miraculée fut si contente du résultat qu'elle enjamba, sans la moindre difficulté, la clôture qui protégeait la tombe de l'archevêque toledan. Marina de la Cuesta, originaire d'Astorga, après avoir été ensevelie

sous les décombres d'un mur qui s'était effondré sur elle, s'était retrouvée avec les intestins tout écrasés. Aucun hôpital ne voulait la soigner, raison pour laquelle elle avait divagué désemparée pendant dix-huit mois, avant de parvenir à Zamora où elle avait reçu les saintes espèces. Après avoir reçu l'eucharistie, Marina se mit à prier et à pleurer abondamment lorsqu'une voix lui demanda de boire une mixture, en fait un mélange de terre et d'eau provenant du tombeau d'Ildephonse. C'était une potion miraculeuse qui la guérit définitivement du mal dont souffraient ses intestins. Au Moyen Âge, Balborraz était l'un des quartiers les plus peuplés de Zamora. C'est de part et d'autre de cette rue en forte pente qui reliait le centre urbain au Duero que s'étaient installés de nombreux marchands et artisans. C'est dans ce quartier qu'un enfant, fils de Domingo Nicolás, tomba de la terrasse de sa maison et s'ouvrit le crâne. Sans perdre de temps, sa mère le prit dans ses bras et l'emmena jusqu'à l'église de Saint-Pierre, et ce fut grâce aux prières des fidèles et au contact des reliques d'Ildephonse que l'enfant sortit du coma dans lequel il était plongé.

Afin de montrer l'étendue des pouvoirs du saint thaumaturge sur les pathologies et la diversité des personnes guéries, le frère custode de Zamora termine son énumération des miracles par la guérison de voyageurs et de pèlerins sourds ou tuméfiés. La première des patientes guéries fut une certaine Eufemia, du faubourg zamoran de san Lázaro. Alors qu'elle souffrait de surdité depuis huit mois, Eufemia décida d'assister à la messe dans l'église de San Pedro pour se trouver près des reliques d'Ildephonse⁴⁶. La providence voulut que l'officiant de l'eucharistie fut ce jour-là l'évêque don Suero en personne, pendant que Juan García, un docteur franciscain de León, avait été chargé de l'homélie. Eufemia, incapable de suivre correctement la messe, et a fortiori d'entendre le sermon, s'approcha de l'autel munie d'un cierge au moment où l'évêque chantait le *Sursum corda* ; c'est alors que le miracle se produisit et qu'elle recouvrit l'ouïe. La narration de cette guérison par Juan Gil est très habile. En sa qualité d'auteur du récit, Egidio implique une nouvelle fois l'évêque de Zamora dans l'invention des reliques, en même temps qu'il nous informe sur le rôle joué par les frères mineurs du royaume de León dans le développement du culte de saint Ildephonse. Finalement, Marina Peláez de Sanabria bénéficia, comme d'autres avant elle, des grâces des reliques après avoir subi une forte surdité pendant trois ans.

Sancha Duárez, abbesse du proche monastère de San Miguel de las Dueñas, et par conséquent un témoin *de categoría* supplémentaire pour accréditer

46. A. DOMÍNGUEZ et L. GARCÍA, *Historia naturalis*..., t. 3, p. 1520 : «Surditas autem est originalis aut accidentalis. Originalis incurabilis est, et, de ista dicit *Philosophus* quod omnis mutus surdus est. Alia surditas, scilicet, accidentalis, quandoque causatur a ventositate, quandoque ab humore.»

la véracité des miracles d'Ildephonse, se présenta devant le tombeau de l'évêque wisigoth accompagnée de deux nonnes et de toute sa suite. Elle avait fait le déplacement jusqu'à la sainte dépouille pour qu'un jeune enfant muet dont tout le monde ignorait le nom puisse entrer en contact avec elle. Les moniales se prosternèrent devant la tombe et se mirent à prier, en même temps qu'elles faisaient toucher les reliques par les oreilles, les yeux et les lèvres de l'enfant. Cette action de grâce porta aussitôt ses fruits. Le garçonnet recouvra ses sens et fut baptisé du prénom d'Alfonso en l'honneur du saint guérisseur. En ce qui concerne Martín de Carrascal et la domestique de García Muñoz de Troncoso, ils furent eux aussi guéris. Le premier d'une tumeur au visage qui l'empêchait de voir, et la seconde d'un goitre qui était fortement dilaté. Au terme du recensement des miracles établi par Juan Gil de Zamora, et faisant abstraction des autres merveilles qu'il s'est gardé de rapporter – selon ses propres dires – il est possible de dégager un certain nombre de conclusions. Dans le court laps de temps qui suivit l'invention des reliques, saint Ildephonse guérit un ensemble de quatorze malades se répartissant comme suit : trois hommes, neuf femmes et deux enfants. Hormis le cas des quatre miraculés habitant la ville de Zamora, on peut considérer que les autres furent des voyageurs, ou des pèlerins, qui effectuèrent un déplacement physique, mais aussi et surtout spirituel, jusqu'à Zamora pour se prosterner devant les inédites reliques d'Ildephonse.

Nom	Lieu d'origine	Infirmité
Pedro Domínguez	Lugo	aveugle
Marina Pérez	Valderas	aveugle
inconnu	inconnu	possédée
épouse Pedro « Freyre »	Castrotorafe	possédée
inconnu	Cubillos	possédée
Domingo Meléndez	Portugal	contrefait
Benita	Castrotorafe	contrefait
Marina de la Cuesta	Astorga	contrefaite
enfant de D. Nicolás	Balborraz (Zamora, ville)	contrefait
Eufemia	San Lázaro (Zamora, ville)	sourde
Marina Peláez	Sanabria	sourde
Alfonso (enfant)	San Miguel A. (Zamora, ville)	sourd
Martín	Carrascal	tumeur
García Núñez (servante)	Troncoso (Zamora, ville)	tumeur

Dans un souci de comparaison avec les miracles opérés par d'autres saints et en d'autres endroits, on constate que les malades guéris par saint Ildephonse sont surtout des femmes. Pour ce qui est des autres paramètres, on peut affirmer qu'ils concordent dans la plupart des cas avec les classements effectués par Pierre-André Sigal : une majorité de patients d'extraction modeste, la banalité des guérisons – attribuables à la nature pour la plupart –, l'importance des infirmités comme les paralysies, la cécité et la surdité en nombre équivalent, sans oublier les maladies mentales⁴⁷. La liste des prodiges entrevus dans le récit révèle l'intimité du rapport que les malades entretenaient avec le saint guérisseur ; c'était une sorte de contrat tacite – véritable échange – que les deux parties établissaient entre elles. Par son ascèse, le pénitent voyageur s'engageait vis-à-vis du thaumaturge, c'était comme une discipline qui obligeait le saint à agir en retour. Les maladies, les handicaps et la crainte de la mort auront été les motivations évoquées pour prendre le chemin de Zamora. Dans ces conditions, le départ pour guérir pouvait-il être précipité, en cas d'accident, ou bien programmé, mais alors au prix de pénibles déplacements qui pouvaient durer plusieurs semaines. Dans ce dernier cas, le voyage était une véritable catharsis grâce à laquelle le pèlerin cheminait et mobilisait toutes ses forces pour aboutir à la guérison ; à travers les exemples fournis par Juan Gil de Zamora on relève comme une sorte de parallélisme entre la gravité du mal, la durée de la dévotion et la distance à parcourir, c'est-à-dire une épreuve dans laquelle le temps et l'espace forment un ensemble cohérent.

Des bergers voyageurs

Précédemment, nous avons évoqué le lien particulier unissant l'invention du corps de saint Ildephonse et le sanctuaire de Notre Dame du Viso ou del Aviso, une chapelle qui était située à proximité du village de Bamba, dans la Tierra del Vino, à quelques kilomètres au sud-est de Zamora. La *ermita* de la Vierge était construite sur une spectaculaire butte témoin qui domine cette *comarca* du Sud du Duero ; il s'agit en quelque sorte d'une véritable « colline inspirée » propice au culte à la divinité⁴⁸. Qui plus est, cet endroit

47. P.-A. SIGAL, *op. cit.*, p. 255-264.

48. Agustín de ROJAS VILLANDRANDO, *El Buen Repúblico*, Salamanca, 1611, p. 385 : « Otra imagen que quedo del mismo tiempo de los templarios y estuuo en su poder, ay en un monte alto en la parte que llaman Tierra del Vino. » Jerónimo MARTÍNEZ DE VEGAS, *Historia de la vida, muerte, invencion, translacion y milagros del excelentísimo santo señor Yldefonso de Toledo*, 1618, Archivo histórico diocesano de Zamora, Parroquiales, 281-14 (96), fol. 375-377, fol. 376 : « Tiene esta santa imagen su asiento en una hermita de edificio [Viso] antiguo y suntuoso puesta en un alto monte raso a la parte meridional del rio Duero una legua del y tres de Zamora entre lebante y mediodia en el Partido que se llama del Vino. Imagen que no se save por quien i ni quando fue puesta en aquel santo templo ni si aparecio o no por alli. Al tiempo que fue allado en Zamora el cuerpo de san Ildefonso y en aquellos tiempos obraba Dios por esta Santa Imagen grandisimos y

appartenait par acquisition, depuis 1223, à l'évêque de Zamora⁴⁹. Dans ce contexte particulier, comment ne pas relier la découverte des reliques de l'archevêque tolédan au culte à Marie qui avait lieu, selon les dires de Juan Gil, sur cette colline ? Dès lors que l'on applique cette grille de lecture, la dévotion des pèlerins et des voyageurs apparaît comme un moyen d'enraciner, voire d'enrichir, le culte que l'on rendait à la Vierge autour de Bamba, en même temps qu'elle rendait Ildephonse tributaire de la Mère de Dieu pour accomplir ses miracles dans l'église *intra muros* de Zamora. Mais puisqu'il s'agissait de consolider spirituellement et symboliquement les liens entre les deux sanctuaires, afin que les fidèles se déplacent de l'un à l'autre, et de souligner la dépendance du culte du métropolitain à l'égard de celui de Marie, il était nécessaire de produire une légende, purement locale, qui viendrait compléter les nombreuses *vitae* déjà consacrées à Ildephonse. C'est ainsi qu'une nouvelle histoire vit le jour dans la région. Mais plutôt que d'évoquer le voyage d'un berger depuis les lointains monts de Tolède jusqu'à Zamora, cette légende reprend une thématique similaire, en réduisant considérablement le déplacement du gardien de moutons : depuis la butte du Viso jusqu'à la cité du Duero.

Cette nouvelle légende n'est pas très originale ; elle fournit certes des informations très détaillées qui ne cessèrent de prendre de l'ampleur avec le temps, entre la fin du XV^e et le début du XVII^e siècle, comme suite à la translation définitive des reliques d'Ildephonse au-dessus du maître-autel de l'église de Saint-Pierre, une cérémonie qui eut lieu sous le règne des Rois Catholiques. Mais s'il est vrai que cette légende locale est relativement tardive, elle nous permet cependant d'exprimer des doutes quant à l'authenticité et à la date de rédaction du texte de la légende attribuée au chroniqueur franciscain. Est-il permis d'affirmer que le texte du franciscain n'est pas de lui, ou bien qu'il a été rédigé ultérieurement ? Si cette hypothèse devait être confirmée, elle ébranlerait notre perception de l'invention des reliques au XIII^e siècle, un thème sur lequel nous aurons l'occasion de revenir⁵⁰. Mais auparavant laissons-nous porter par le récit du voyage du berger local.

continuos milagros como luego se dirá. Tiene por nombre nuestra señora del Viso porque esta al Viso y vista de muchas partes y contornos suyos por su eminencia y altura del monte donde esta.» La butte est pour ainsi dire aujourd'hui occupée par une nouvelle divinité, «Tierra del Vino: Más de veinte años del centro reemisor [tv] de El Viso», *La opinión de Zamora*, 01/12/2003.

49. Archivo de la Catedral de Zamora, *Tombo negro* 114v^o-115r^o : «ego Iohannes, abbas Sancti Angeli de Ursaria, pro uendicione bonorum que nomine ecclesie Sancti Angeli de Ursaria possidebam in episcopatu zamorensi, confiteor me recepisse tria millia aureorum alfonsinorum/minus C a Martino Iohannis, procuratore zamorensis Episcopi ad hoc specialiter misso».

50. Tel semble être l'avis d'Antonio NICOLÁS, *Bibliotheca hispana vetus*, Madrid, 1788, t. 2, p. 108-111.

Les auteurs du XVII^e siècle, par l'intermédiaire desquels la légende nous est parvenue, citent comme source essentielle de leurs récits un manuscrit authentifié par les autorités municipales de Zamora qui se serait trouvé dans le coffre contenant les reliques d'Ildephonse au moment de son élévation à la fin du XV^e siècle. Ces érudits racontent comment la Vierge était apparue en songe à un berger prénommé Pascual, des récits qui nous informent également que le premier berger, le Tolédan, se prénommaït Diego. C'est la Vierge qui aurait demandé au berger de se rendre à Zamora pour indiquer aux dignitaires ecclésiastiques la cachette exacte de où étaient ensevelis des ossements d'Ildephonse. Abandonnant *ipso facto* les moutons qu'il gardait autour de la butte de la Tierra del Vino, Pascual s'en serait allé jusqu'à l'église de San Pedro, un voyage qui permit de localiser, plusieurs décennies après son premier déplacement pour fuir les Sarrasins, les restes du vénérable corps⁵¹.

Revenons maintenant aux indices qui pourraient nous autoriser à mettre en doute la découverte des reliques en 1260, une date qui est pourtant rapportée par l'ensemble des écrits locaux postérieurs à celui de Juan Gil⁵². Pourrait-il s'agir de la tardive mise par écrit d'une tradition orale? Serions-nous devant la reproduction partielle de documents antérieurs? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il n'y a, à notre connaissance, en dehors du témoignage de Juan Gil, aucune autre source contemporaine pour corroborer l'invention des reliques. En effet, comment se fait-il que les chanoines de San Salvador, ou encore le propre évêque don Suero, si prolixes dans leurs testaments, aient pu oublier d'honorer le saint le plus important de leur diocèse? Alors que don Suero multiplie les donations les plus variées aux monastères, couvents, églises et confréries de sa juridiction, sans bien sûr oublier le temple de San Pedro de sa bonne ville de Zamora, comment aurait-il pu ne pas se souvenir du chapelain de la Vierge qui était enterré en son sein⁵³? Comment imaginer, comme Valeriano Ordóñez – devenu, peu après la rédaction de son opuscule, évêque de Ciudad Rodrigo – le

51. J. MARTÍNEZ DE VEGAS, *op. cit.*, p. 376-377 : «*El año pues del Señor de 1260 ó la hera de 1298 como la dicha escriptura lo dize queriendo la madre de Dios manifestara el cuerpo de su capellán quiso hazerlo por mano desta santissima ymagen suia del Viso tan famosa y frequentada en aquellos tiempos. Dize la historia que ella aparezio en sueños a un pastor llamado Pasqual vezino de un lugar que se dize La Mañana junto con otro llamado Jambrina jurisdicción de la villa de Jema.*»

52. Nous faisons ici référence au texte de Valeriano ORDÓÑEZ DE VILLAQUIRÁN, *La translación de san Ildefonso (1496)*, circa 1496-1501, Vicente BÉCARES BOTAS (éd. et transcription), Zamora : Archivo histórico diocesano, 1991, p. 24 : «*Beati presulis Illephonsi primam admirabilem inventionem temporis regis Alphonsi ad romanorum imperium electi in antiquis historiis reperimus.*»

53. Peter LINEHAN et José Carlos de LERA MAÍLLO, *Las postrimerías de un obispo alfonsino. Don Suero Pérez, el de Zamora*, Zamora : Semuret, 2003, p. 28 : «*Item mando confratirie Sancti Petri Zamorensis ducentos morabetinos albe monete ad emendas possessiones pro meo aniversario similiter faciendo.*»

confirme, que les reliques que l'on aurait dû fièrement exhiber bien avant leur élévation définitive – réalisée le 26 mai 1496 – soient restées enfouies pendant de si longues décennies⁵⁴? Peut-on raisonnablement justifier cette attitude par la crainte d'un vol, au risque de priver la ville et la cathédrale des considérables retombées que le culte du saint leur aurait procurées? Les éléments pour répondre à cette nouvelle interrogation nous font une nouvelle fois défaut. Faute de preuves supplémentaires, il faut se résoudre à considérer le XV^e siècle, et non le XIII^e, comme celui de la «réapparition» définitive des reliques de saint Ildephonse, car c'est bien l'élévation du bas Moyen Âge qui réactiva les représentations iconographiques du saint⁵⁵ lesquelles furent, à leur tour, une importante source d'inspiration pour les écrivains du Siècle d'or. Après la visite du roi Jean II et sous les effets de la «pression populaire»⁵⁶, le corps d'Ildephonse avait fait son avant-dernier voyage. C'est sous son règne que la dépouille fut extraite de la cachette dans laquelle elle se trouvait depuis le XIII^e siècle pour être placée, dans un premier temps, sur un autel qui se trouvait dans la chambre du trésor de l'église et qui était accessible à tous. Les actes de cette cérémonie, qui dura du 22 août au 5 octobre 1462, s'achevèrent par l'élévation définitive des reliques, le dernier déplacement du corps en quelque sorte, jusqu'à la chapelle haute, un espace qui se trouve au-dessus du maître-autel où le précieux coffre repose encore.

L'absence de tout autre témoignage écrit contemporain de l'invention des reliques, en dehors du récit de Juan Gil de Zamora, fragilise les assertions du fils de saint François et met en cause l'unique narration des faits

54. V. ORDÓÑEZ, *op. cit.*, p. 24 : «Eius sanctum pignus usque ad tempora nostra occultatum, paucis fidelibus iuramento astrictis scientibus, et quandoque quasi per raptum populo manifestantibus, atque denuo secreto recondentibus loco certe cognovimus.» Dans leur refus de remettre ne serait-ce qu'une partie des reliques à l'Église de Tolède, les membres du *regimiento* de Zamora, rappellent, que le corps avait déjà été auparavant exhumé pour le montrer au roi Jean II, *id.*, p. 13 : «*les hacemos saber quel señor rey don Juan de gloriosa memoria otra vez intento de tocar en esta santa Reliquia queriendola pasar a Toledo e a nuestro señor plugo tocar en su salud en tal manera que su alteza prometio de no entender mas en ello e luego señores se remedio la salud de su persona*»; p. 14 : «*de como el señor Rey don Juan padre de vuestras altezas [Isabelle la Catholique] que aya santa gloria esto mismo quiso hacer e conoçio manifestamente que la voluntad de Dios no fue aquella salvo queste glorioso Santo permaneciase en esta çibdad donde por graçia singular [sic] de treçientos años a esta parte e mas tiempo somos çiertos que esta su bienaventurado cuerpo*».

55. William A. CHRISTIAN, JR., *Apariciones en Castilla y Cataluña (siglos XIV-XVI)*, Madrid : Nerea, 1990, p. 68-70, la vision d'Ildephonse ici décrite se produisit à Jaén en 1430.

56. Nous suivons ici les descriptions pour le moins fantaisistes, mais dans la tradition des auteurs du XVI^e siècle, faites par Antonio de QUINTANADUEÑAS, *Santos de la imperial ciudad de Toledo y su arzobispado*, Madrid, 1561, p. 306 : «*Este [le peuple] clamaba, el Clero lo sentia; así el año de 1455 dieron quejas ante Benedicto XIII, conocido en España por legítimo Pontífice en aquel tan porfiado Cisma, que sometió la causa al Deán de la Santa Iglesia de Zamora, al Abad de Sahagún y al Prior de Nuestra Señora de Monserrat, que determinaron se sacase el Santo Cuerpo a lugar público y honorífico; y así se trasladó a un nicho en el lado derecho del Altar mayor de aquella Iglesia, donde fue reverenciado hasta el año de 1496.*»

rédigée, comme on l'a toujours pensé, au XIII^e siècle. Telle aurait pu être la conclusion, somme toute objective, jusqu'à la récente découverte d'un *frontal* – parement d'autel – dans l'église de San Pedro. Certes, il ne s'agit pas d'un témoignage écrit, mais ce détail n'ôte rien à la valeur exceptionnelle de la preuve⁵⁷. La pièce, une sculpture polychrome d'un mètre de haut sur deux mètres de long, fut trouvée enfouie dans le sous-sol de l'église paroissiale où elle faisait, après qu'elle eut été retournée, office de dalle⁵⁸. Il n'y a pas lieu de s'attarder ici sur la description du cycle sculpté très complet de la vie et des voyages d'Ildephonse; signalons cependant que ce bas-relief est en parfait accord avec les normes du plus pur style gothique de la fin du XIII^e siècle, et, surtout, qu'il n'est pas sans rappeler d'autres cycles sculptés présents dans le diocèse de Zamora et dont la conception théorique a été attribuée à Juan Gil⁵⁹. Dans ces conditions, les nouvelles pistes ouvertes par ce témoignage nous obligent à déclarer comme recevable le récit du frère mineur autour de la fameuse et décisive décennie 1270.

L'ambition démesurée de don Suero l'avait conduit à rédiger un testament apologétique pour la postérité. Il avait certes souhaité s'enrichir de son vivant, mais ce n'était là que peu de chose face à son désir de graver ses hauts faits à la tête du diocèse de Zamora pour l'éternité. Ses dernières volontés, rédigées de manière désordonnée, traduisent l'état de fébrilité d'un homme soucieux de ne rien oublier. Au diable la formulation diplomatique et la cohésion interne de sa très longue lettre!, l'essentiel étant de tout consigner jusqu'au moindre détail, et ses succès avant toute autre chose. Pourtant, en dépit de tant de précautions et de tous les efforts de mémoire pour ne rien oublier, le manuscrit omet de rapporter ce qui aurait dû apparaître comme le principal titre de gloire de son mandat : l'invention des reliques de saint Ildephonse dans sa ville⁶⁰. Comment expliquer un tel silence? Est-il possible de parler d'un simple égarement? Cela semble difficile à croire en raison de la portée politique et économique qu'avait suscitée la découverte des restes du prestigieux

57. José Ángel RIVERA DE LAS HERAS, «El frontal pétreo de san Ildefonso (Zamora)», *Anuario 1991 del Instituto de estudios zamoranos Florián de Ocampo*, p. 477-492.

58. Cette pièce était connue et toujours utilisée à la fin du XV^e siècle comme le montrent les témoignages de l'époque de ces translations, voir Enrique FERNÁNDEZ-PRIETO, *Actas de visitas reales y otras realizadas por acontecimientos extraordinarios a los cuerpos santos de san Ildefonso y san Atilano*, Zamora, 1973, p. 25-26: «*todos vieron las dichas Sanctas reliquias e con humill reverencia las vieron e acataron, e tornaron á cerrar la dicha arca e thaparon las cerraduras della, e metieronla asy cerrada e thapada, en presencia de nos los dichos notarios e de los dichos Señores dentro en el altar mayor del dicho coro en medio del, e puesta e asentada la dicha arca, pusieron delante de ella una piedra de la longura de la marca de la dicha arca, e despues un frontal de piedra labrado de ymagenes de la estoria del dicho Señor Sant Ilifonso [...]».*

59. Ch. GARCIA, «Une oeuvre...».

60. P. LINEHAN et J. C. DE LERA, *Las postrimerías...*, p. 116-144.

saint de l'Église wisigothique⁶¹. Aussi, faute d'une explication plus plausible, il semble qu'il faille chercher une justification ailleurs, autour bien sûr d'une falsification de la célèbre découverte.

En 1285, date à laquelle don Suero rédigea son testament, peu avant de mourir, il n'était plus le même homme fougueux qu'en 1260, lors de l'invention des reliques du métropolitain. Entre-temps, beaucoup de choses avaient changé en Castille. Les principaux appuis du prélat, au premier rang desquels le roi Alphonse X lui-même, n'étaient plus là pour l'aider. Il est utile de rappeler que pendant le temps de son très long mandat, d'une durée supérieure à trente ans (1255-1286), l'évêque s'était attiré de fortes inimitiés consécutivement à ses actions intempestives, pour ne pas dire humiliantes. Le long plaidoyer *pro domo* de son testament ne doit pas masquer la profonde antipathie que l'évêque suscita chez ses contemporains. Ses manières de toujours vouloir faire plier les autres, quel que fût leur rang, ne peuvent s'expliquer que par l'aveuglement généré par le pouvoir d'un homme seul et autoritaire. Sa capacité à se créer des ennemis n'eut d'égale que son excessive ambition. Cet homme s'opposa à tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Il le fit tout aussi bien contre les frères mendiants, à travers l'affaire des dominicaines de las Dueñas de Zamora⁶², que contre les bénédictins de Sahagún qu'il chassa de leur prieuré de Belver au motif d'une querelle suscitée par le prélèvement de la dîme. Et c'est pour une raison similaire, les *tercias episcopales*, qu'il affronta non loin de là, dans la bourgade de Villardefrades, des membres de la famille de la reine María de Molina, une attitude qui ne pouvait que le desservir auprès des cercles les plus puissants de la cour. Les luttes incessantes qu'il mena contre les *concejos* de Toro et de Zamora autour des zones boisées et de pâturage du Sud du Duero, mais aussi sur les questions foncières et de juridiction territoriale, sont à la hauteur des conflits qui peut-être l'opposèrent à l'évêché de Tolède, une institution qui voyait s'évanouir une importante source de prestige et de richesse en perdant, au profit de Zamora, les reliques d'un saint prestigieux qui lui revenaient de droit⁶³. En définitive, si l'on devait

61. L'unique témoignage écrit est celui qui est peint au-dessus du tombeau de don Suero dans la cathédrale de San Salvador, inscription qui date de 1620-1621, encore une lacune qui fragilise l'argumentaire traditionnel, voir Ursicino ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Historia general civil y eclesiástica de la provincia de Zamora*, Zamora, 1889, p. 200 : « Hic iacet d[ominus] / Svervs / Perez ep[iscop]vs zamo / rensis, cvivs tem / pore corpvs S[ancti] / Ilcefonsi archiep[iscop]i toletani divi / nitvs inventvm fvit in ecle / sia s[ancti] Petri hvivs / civitatis, obiit / anno 1286 »; Maximino GUTIÉRREZ ÁLVAREZ, *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium*, Turnhout : Brepols, 1997, inscription n° 77, p. 57.

62. Peter LINEHAN, *Les dames de Zamora. Secrets, stupeur et pouvoirs dans l'Église espagnole du XIII^e siècle*, Paris : Les Belles Lettres, 1998.

63. En 1238, l'archevêque Rodrigue Jiménez de Rada décida de consacrer quatorze autels dans l'abside, récemment construite, de la cathédrale. Il y avait, parmi eux, un autel dédié à saint Ildephonse, voir Francisco Javier HERNÁNDEZ, *Los cartularios de Toledo. Catálogo documental*,

récapituler les haines et les rancunes accumulées contre don Suero, la liste de ses ennemis serait extrêmement longue sachant qu'il faudrait adjoindre, à ses adversaires de l'extérieur, la hargne toute aussi âpre de ses propres chanoines et clercs, qu'il s'agisse de ceux de la cathédrale de San Salvador ou de la collégiale de Notre-Dame de Toro.

Les clercs de l'Église de Tolède, les principaux offensés par l'attitude de don Suero, organisateur présumé de l'invention, n'ont cependant pas laissé de traces d'une éventuelle contestation immédiate dans les archives de Zamora⁶⁴. C'est une attitude qui contraste avec les revendications, et même les tentatives de vol, qui se produisirent dans la deuxième moitié du XV^e siècle⁶⁵. Mais s'il n'existe pas de protestation officielle, cela voudrait peut-être dire qu'ils n'en avaient pas ressenti le besoin⁶⁶, d'autres se chargeant de cette besogne à leur place. Mais alors, qui pouvaient être ces inconnus ? Sans doute des personnages politiques de haut rang, les souverains eux-mêmes, à commencer par Sanche IV, un monarque particulièrement hostile à don Suero. Puis, après le décès du Roi Brave, des personnalités du cercle de l'école de la cathédrale de Tolède qui entouraient la reine mère María de Molina, vieille connaissance et intime de Juan Gil de Zamora⁶⁷.

Madrid : Centro de estudios Ramón Areces, 1985, doc. n° 450, p. 403. Quelques décennies plus tard, les « constitutions » édictées par l'archevêque Sanche d'Aragon (1266-1275), à propos du chapitre cathédral, font toujours état des autels localisés dans l'abside sans jamais faire mention des reliques du saint qui étaient pourtant connues à Zamora à ce moment-là, voir Francisco Javier HERNÁNDEZ, « Constituciones de Sancho de Aragón al cabildo de Toledo », *Studia gratiána*, 28, 1998, p. 437-457, p. 455 : « Item, tenetur providere in oleo lampadibus altarium antiquorum que debent ardere ad oras canonicas. Hec sunt altaria [...] Illefosni. »

64. Il est difficile de croire, pour les raisons ci-dessus évoquées, que les Tolédans aient pu accepter de représenter dans leur propre cathédrale les épisodes zamorans attribués au saint par le fils de saint François. Les clercs de Tolède n'acceptèrent jamais la « captation » zamorane ; c'est pourquoi, certaines interprétations et les conclusions faites à propos de quelques-uns de ses bas-reliefs nous paraissent infondées, voir Teresa PÉREZ HIGUERA, « Escenas de la vida, muerte y hallazgo de las reliquias de san Ildefonso en la Puerta del Reloj de la catedral de Toledo », *En la España medieval*, 6, 1986, t. 2, p. 797-811.

65. L'archevêque de Tolède Francisco Jiménez de Cisneros est sans doute le plus connu d'entre eux. Il tenta de voir les reliques en 1505, dans le but de les récupérer, à un moment où il n'était pas encore régent du royaume.

66. Il est à noter qu'en dehors de la revendication « zamorane » de Juan Gil, dans le droit fil de sa démarche toujours favorable à l'ancien royaume de León, toutes les autres *vitae* d'Ildephonse rédigées à partir du XIV^e siècle, c'est-à-dire après l'invention des reliques, s'inscrivent dans une démarche pro-tolédane en accord avec les valeurs du « molinisme ». C'est par exemple le cas des *vitae* locales – hispaniques – du saint qui allèrent gonfler le nombre des festivités décrites dans la *Légende dorée*, voir Fernando GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa medieval castellana. II. El desarrollo de los géneros. La ficción caballerescas y el orden religioso*, Madrid : Cátedra, 1999, p. 1921-1926.

67. Pedro II, successeur de don Suero sur le siège zamoran, un homme des réseaux locaux et obligé, à ce titre, de la famille de María de Molina, ne mentionne pas davantage le nom d'Ildephonse dans son testament, alors qu'il n'oublie pas de donner deux cents maravédís aux clercs de la confrérie de Saint-Pierre et de Saint-Laurent, et tout autant pour Santa María del Viso, voir José Carlos de LERA MAÍLLO, « El testamento del obispo de Zamora Pedro II.

Par ailleurs, il n'est pas indifférent de signaler que, consécutivement à l'introduction commémorative de son décès dans le calendrier liturgique, les hagiographies de saint Ildephonse se soient multipliées. Cette entrée fut ratifiée en 1302, lors du concile célébré à Peñafiel⁶⁸. L'invention des reliques et la rédaction de la légende et des miracles par Juan Gil ne sont sans doute pas étrangères à cette introduction calendaire. Elles avaient pour ainsi dire fini par produire leurs effets. Il est probable que Juan Gil ait écrit son récit avant la mort de Sanche IV. Sachant que ce dernier avait tout fait pour valoriser l'Église et la ville de Tolède alors en décadence, en décidant de se faire enterrer dans la cathédrale⁶⁹, c'est-à-dire sur le lieu de l'apparition de la Vierge à Ildephonse⁷⁰, il est manifeste que la découverte de sa dépouille à Zamora sous le règne de son père ne pouvait que le contrarier. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait tout fait pour

Año 1302. Edición diplomática», *Homenaje a Antonio Matilla Tascón*, Zamora : Instituto de estudios zamoranos Florián de Ocampo, 2002, p. 355-360.

68. À. CUSTODIO, *op. cit.*, signale la rédaction de deux autres *vitae* au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, c'est-à-dire contemporaines de celle de Juan Gil, l'une à Astorga, très proche dans l'espace et par le style de la légende d'Isidore écrite par Luc de Tuy dont le but aurait été d'installer le culte d'Ildephonse dans la cité épiscopale *maragata*, entre León et Zamora, et une seconde attribuée au bénéficiaire d'Úbeda, sur la datation de cette dernière estimée entre 1303 et 1309, voir Nicasio SALVADOR MIGUEL, «Sobre la datación de la *Vida de san Ildefonso del Beneficiado de Úbeda*», *Dicenda. Cuadernos de filología hispánica*, 1, 1982, p. 109-121. Ariel GUIANCE, *Los discursos sobre la muerte en la Castilla medieval (siglos VII-XV)*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1998, p. 127-128.

69. José María ESCUDERO DE LA PEÑA, «Privilegio rodado e historiado del rey don Sancho IV», *Museo Español de Antigüedades*, t. 1, 1872, p. 91-100, p. 98 : «*Por que la muy noble cibdat de Toledo es cabeza de toda Espanna, e lugar que amaron mucho los reyes, e fue siempre muy preciada e mucho onrrada de antigüedad a aca. E otrossi entendiendo en cuantas guisas quiso Nuestro Sennor Jesu Christo onrrar la sancta Eglefia de Toledo e mostrar que la amaua sennaladamiente entre todas las otras Eglefias, lo uno plaziendol que la Gloriosa Uirgen sancta Maria su madre descendiese e corporalmentre por remembrança de onrra de este lugar a offreçer e presentar su offerenda amuy noble e uestidura preciosa al sancto e bien auenturado confessor sant Alifonso Arçobispo deste lugar, mostrando que lo amaua, e queriendo galardonarle los muchos seruiçios e loores que del auie reçebido.*»

70. Tel avait été en effet l'argument d'autorité présenté par Rodrigue Jiménez de Rada devant la curie romaine, lors de la célébration du IV^e concile de Latran, pour affirmer que la primatie des Espagnes revenait de droit à l'Église de Tolède. N'avait-elle pas le privilège d'avoir accueilli la Vierge en personne, lors de son apparition à Ildephonse, et contrairement à Compostelle qui déclarait posséder les restes de saint Jacques – un simple apôtre –, dont la prédication dans la péninsule n'était même pas prouvée ? Voir Antonio GARCÍA Y GARCÍA, «Concilios y sínodos en el ordenamiento jurídico del reino de León», *Cortes, concilios y fueros*, León : Centro de estudios e investigación San Isidoro, 1988, p. 353-494, p. 457. Pourtant, et en dépit des immenses efforts déployés, Rodrigue de Rada n'obtint pas pour sa cathédrale le titre tant convoité. Sur les querelles portant sur les disputes entre les différents diocèses, voir Peter FEIGE, «La primacia de Toledo y la libertad de las demás metrópolis en España. El ejemplo de Braga», in : *La Introducción del cister en España y Portugal*, Burgos : La Olmeda, 1991, p. 61-132 ; Demetrio MANSILLA REOYO, *Geografía eclesiástica de España. Estudio histórico-geográfico de las diócesis*, 2 t., Rome : Iglesia nacional española, 1994, t. 2, p. 91-130 ; Patrick HENRIET, «Political struggle and the legitimation of the Toledan primacy : the *Pars Lateranū concilii*», in : *Building Legitimacy. Political Discourses and Forms of Legitimation in Medieval Societies*, Leyde-Boston-Cologne : Brill, 2003, p. 291-318.

minimiser, voire mettre sous le boisseau, le culte et le légendier des miracles zamorans. En revanche, il n'y a rien d'étonnant à ce que les légendes postérieures à celle de Juan Gil, qu'il s'agisse de celle dite d'Astorga ou encore celle de la *Istoria de sant Alifonso* – peut-être la source de celle attribuée au bénéficiaire d'Úbeda –, évoquent la mort du roi, un fait éludé par le frère franciscain et qui cadrerait pleinement avec les difficiles circonstances politiques du moment, celles d'une période particulièrement troublée pour la monarchie pendant les minorités dynastiques. Alors que Juan Gil ne dit rien sur les événements liés au décès, les autres légendes montrent une mort exemplaire de saint Ildephonse, puisque apaisée et amplement réélaborée par rapport aux récits antérieurs plus mouvementés. Soucieux de rassurer, ces auteurs – « molinistes » ? – donnent une version de la mort remplie d'espérance. En d'autres termes, et pour reprendre la définition proposée par André Vauchez, le saint de Juan Gil serait plutôt *admirable* car doté de pouvoirs surnaturels, alors que le saint des récits postérieurs serait *imitable*⁷¹. C'est pourquoi le bénéficiaire décrit sans doute en ces termes le cadavre du saint chapelain tolédan :

*non semejaba muerto
Tan blanco iba como la nueva del puerto
Alli tomaron todos plaser de gran esfuerço
Disiendo que fazian en llorar grand tuerto*⁷².

Et c'est une description tout aussi positive sur le décès d'Ildephonse que l'on retrouve dans la *Legenda asturicense* :

*E desde plogo al Señor de dar gualardón a este varón santo, de todos sus trabajos, vino a enfermar e envió el alma a la çibdat celestial, e fue rresçebida de los ángeles con grant claridad; e fue presentada a la santa virgen e al su fijo bendito. E después de la muert de san elifonso quedaron muy tristes todos los moradores de la çibdat e non çesauan los pobres de llorar porque perdieran padre de tan grant piedat. E así se tornó su cuerpo blanco después de la muerte, que paresçía ya ser glorificado para sienpre*⁷³.

La décennie de 1270 a été, nous l'avons déjà signalé, qualifiée de décisive. L'invention des reliques d'Ildephonse est à cet égard exemplaire en raison des informations qu'elle sous-tend. Cette découverte est le signe évident de la concurrence que se livraient les sièges épiscopaux hispaniques

71. Il est vrai que le très conservateur Juan Gil aurait eu du mal à modifier la figure d'Ildephonse, un saint ancien au parcours figé par la tradition. A. VAUCHEZ, « Saints admirables ou saints imitables... », p. 172 : « Dans cette nouvelle hagiographie, l'accent est mis sur l'exemplarité du saint, c'est-à-dire sur tout ce qui, dans l'évocation de son existence par le récit narratif, pouvait inciter le lecteur ou l'auditeur à se mettre en marche à sa suite. »

72. Beneficiado de ÚBEDA, *Vida de san Ildefonso*, Madrid : Biblioteca de autores españoles, t. 57, p. 330.

73. Leonardo ROMERO TOBAR, « Una versión medieval de la *Vida de san Ildefonso* (Escorial, ms. h-III-22) », *Crotalón. Anuario de filología española*, 1, 1984, p. 707-716, p. 715, texte cité par A. GUIANCE, *Los discursos...*, p. 128.

pour capter à leur profit les bénéfices économiques générés autour des sanctuaires nouvellement érigés, le tout dans le cadre d'une certaine « auto-nomie » des diocèses⁷⁴, un aspect amplement mis en évidence par Peter Linehan. Or, dans le but d'atteindre la plus grande diffusion possible du culte, le saint devait entretenir un lien privilégié avec Marie, condition que remplissait parfaitement Ildephonse. Promouvoir un saint était certes faisable, mais encore fallait-il avoir des arguments solides pour le faire valoir. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, l'influence des prélats hispaniques auprès de la curie romaine était des plus réduites. Celle-ci, pour mettre un terme aux abus à propos de la multiplication des saints décida de restreindre considérablement les nouvelles canonisations⁷⁵. Dans ce contexte, l'Église d'Espagne, particulièrement effacée quant à son influence sur les affaires pontificales, fut particulièrement mal lotie. On peut donc porter au crédit de don Suero l'intelligence de son anticipation qui lui permit de contourner l'obstacle susceptible de venir de Rome en récupérant, en quelque sorte, un saint dont nul n'aurait songé à contester l'autorité et le prestige. Ildephonse avait vécu à l'époque wisigothique et sa sainteté, qui s'était prolongée pendant tout le Moyen Âge, n'avait pas à être prouvée. Qui plus est, le saint chapelain était un intercesseur de choix. N'avait-il pas tissé des liens privilégiés avec la Vierge. Qui avait pu avoir l'idée de « ressusciter », à travers sa dépouille, la figure d'Ildephonse ? Outre le récit, présent dans tous les esprits, et déjà évoqué, de Rodrigue Jiménez de Rada, rien n'exclut que l'idée pût surgir de la tête de don Suero lui-même. C'était un prélat qui, de Tolède à Séville, avait parcouru de nombreux diocèses avant d'être élu évêque de Zamora. Grâce à ses multiples voyages, il avait eu le loisir de côtoyer la plupart des dignitaires de l'Église d'Espagne. En ce qui concerne le tournant pris par la curie romaine sur les nouvelles exigences en matière de canonisation, il se peut que don Suero ait été beaucoup moins bien renseigné. Mais s'il est vrai que l'évêque de Zamora pouvait être handicapé par un manque d'informations en provenance de la cour pontificale, tel n'était pas le cas d'un grand nombre de

74. Les liens entretenus entre certains diocèses n'ont toujours pas été mis au jour faute de preuves. Selon certaines traditions locales, la cathédrale de Palencia aurait remplacé dans ses fonctions celle de Tolède jusqu'à la restauration de cette dernière, voir Vicente BELTRÁN DE HEREDIA, *Cartulario de la Universidad de Salamanca (1218-1600)*, Salamanca : Université de Salamanca, 1970, t. 1, p. 41-43. Il s'agit d'un indice, parmi beaucoup d'autres, qui pourrait expliquer la résistance des évêques de Palencia avant de reconnaître le droit métropolitain de Tolède sur leur siège, une procédure qui finit par aboutir le 9 août 1221, voir Teresa ABAJO MARTÍN, *Documentación de la catedral de Palencia (1035-1247)*, Palencia : Fuentes medievales castellano-leonesas, 1986, doc. n° 147. Jesús SAN MARTÍN PAYO, « Catálogo del archivo de la catedral de Palencia », *Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses*, 50, 1983, p. 2-419, p. 19-20.

75. Nous suivons ici les conclusions d'André VAUCHEZ, *La sainteté...*, p. 35-37, p. 87 : « À partir des années 1268-1270 en revanche, Rome se ferme aux sollicitations qui lui parviennent de toutes parts et adopte une attitude négative qui tranche avec la politique suivie jusque-là. »

ses chanoines, sachant que Zamora était, au XIII^e siècle, le plus important centre de juristes canonistes hispaniques⁷⁶.

L'invention des reliques de saint Ildephonse nous révèle enfin une autre facette non moins intéressante, celle de la promotion d'un lieu investi par le sacré dans le but d'attirer des habitants vers les zones les moins habitées⁷⁷. S'il est vrai que cette assertion est pertinente pour l'ensemble du Moyen Âge hispanique, il n'en demeure pas moins que ce n'est pas un fait propre au XIII^e siècle, bien que la sous-population de la péninsule ait été un phénomène récurrent qui débordait largement cette stricte délimitation chronologique. La conquête de la vallée du Guadalquivir, antérieure de quelques années à l'invention des reliques du chapelain de la Vierge, aggrava incontestablement la tâche des monarques castillans dans leur politique de «repeuplement»⁷⁸. Ce défi, bien que pesant à ce moment précis, n'était pourtant pas nouveau. Que don Suero, grand propriétaire foncier dans la vallée du Duero, ait cherché à attirer des colons⁷⁹ autour de Zamora pour mettre ses propriétés en valeur est une attitude qui peut aisément se comprendre mais qui ne justifie pas, à elle seule, l'invention des reliques, et donc le voyage du saint entre Tolède et Zamora⁸⁰. À vrai dire, la vallée du Duero n'était pas en cette fin du XIII^e siècle la zone la moins peuplée de Castille, bien au contraire. Par ailleurs, sachant que les conditions climatiques ne furent pas plus défavorables à cette période qu'à d'autres moments⁸¹, il

76. Je remercie le professeur Peter LINEHAN de m'avoir communiqué le texte qu'il a présenté, en novembre 2003, au 2^e Congrès d'histoire de Zamora, «El cardenal zamorano don Gil Torres y la Iglesia zamorana de su época».

77. Peter LINEHAN, «The beginnings of Santa María de Guadalupe and the Direction of fourteenth-century Castile», *Journal of English History* 36, 1985, p. 284-305. J. M. DOMÍNGUEZ MORENO, «La leyenda de la Virgen de Guadalupe. I. La traslación», *Revista de folklore* [Valladolid], 158, 1994.

78. Teófilo F. RUIZ, «Expansion et changement : la conquête de Séville et la société castillane. 1248-1350», *Annales. ESC*, 34, 1979, p. 548-565. Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ, «Del Duero al Guadalquivir: repoblación, despoblación y crisis en la Castilla del siglo XIII», *Despoblación y colonización del valle del Duero. Siglos VIII-XX. IV congreso de Estudios medievales*, Ávila: Fundación Sánchez-Albornoz, 1995, p. 209-224, p. 217 : «En una palabra: no sabemos si Castilla y León se despoblaron en el siglo XIII; más bien parece que no fue así. Estoy, en cambio, seguro de que Andalucía no se repobló, por lo menos a los niveles que la región requería.»

79. José Luis MARTÍN, «Campesinos vasallos del Obispo Suero de Zamora (1254-1286)», *Amor, cuestión de señorío y otros estudios zamoranos*, Zamora : UNED, 1993, (rééd.), p. 77-95.

80. La politique dite de «deuxième repeuplement» par les monarques castillans et léonais mise en place dans la seconde moitié du XII^e siècle est un processus bien connu maintenant, voir Pascual MARTÍNEZ SOPENA, «Repoblaciones interiores, villas nuevas de los siglos XII y XIII», *Despoblación y colonización...*, p. 161-187. Une telle politique fut poursuivie au XIII^e siècle comme le prouve l'abondance des bons *fueros* prodigués par l'ensemble des propriétaires, laïcs ou religieux, monarques, monastères ou seigneurs, voir Justiniano RODRÍGUEZ FERNÁNDEZ, *Los fueros locales de la provincia de Zamora*, Salamanca : Junta de Castilla y León, 1990.

81. Les moyens et les progrès d'une agriculture devenue très technique, presque scientifique, auraient tendance à nous faire oublier la rudesse du climat de la Meseta et la régularité des calamités naturelles qui se sont toujours produites en ces lieux. Par ailleurs, nous savons

faudrait considérer la découverte des ossements du saint métropolitain à Zamora comme une « opération » ourdie par don Suero ; mais il ne s'agit là que d'une hypothèse. Au cas où elle serait confirmée, l'entreprise prêtée à don Suero dut être concluante dans un premier temps comme le montrent les miracles accomplis par les reliques de l'archevêque et rapportés par frère Gil. Mais il se peut aussi qu'une telle initiative ait été frustrée, et occultée, car estimée comme étant contraire aux intérêts et à la promotion de la cathédrale de Tolède – l'un des lieux le plus hautement symbolique de l'*Hispania* –, c'est-à-dire à la politique voulue et défendue par Sanche IV et María de Molina.

C'est ce patronage royal particulièrement vivace, bien plus que la concurrence que ce nouveau pèlerinage aurait pu faire aux centres andalous⁸², qui explique la longue attente avant la nouvelle, et définitive, exhumation des reliques au XV^e siècle ; un acte qui fut aussitôt contesté par le primat des Espagnes mais qui ne bénéficia pas, cette fois-ci, de l'appui inconditionnel des Rois Catholiques, eu égard à la farouche résistance des habitants de Zamora⁸³ qui s'étaient finalement attribué la protection des restes d'un saint qui avait « choisi », par la volonté du destin, de ne plus voyager pour demeurer parmi eux⁸⁴.

que l'évocation de beaucoup d'inondations et autres désastres naturels sont souvent des prétextes rhétoriques qui masquent d'autres buts, le plus classique, pour certaines communautés religieuses implantées à la périphérie des villes, étant d'obtenir le droit de s'installer *intra muros*. C'est dans ce contexte qu'il convient d'interpréter la demande faite par les chanoines de Santa Sofía de Toro, en 1316, lorsqu'elles alléguèrent : « *que a la priora e a las monias del monesterio de santa Sufia, que es allen los huertos de Toro en ribera de Duero muchas vegadas en el yvierno por rraçon de las enchuras del rrio les acaesçen grandes pelifros e daños* », voir María Teresa LÓPEZ DE GUEREÑO SANZ, *Monasterios medievales premonstratenses. Reinos de Castilla y León*, 2 t., Salamanca : Junta de Castilla y León, 1997, t. 2, p. 656.

82. Signalons qu'une légende locale attribue à Sanche IV en personne, et non pas à un berger, la découverte, en 1290, d'une statuette enfouie de la Vierge. Une trouvaille qui est à l'origine d'un important pèlerinage annuel, connu sous le nom de la Vierge de la Hiniesta, et susceptible de porter préjudice aux reliques d'Ildephonse. Il est très probable que cette découverte ait été orchestrée pour attirer des colons dans cette partie de la Tierra del Pan très proche de Zamora.

83. Edina BOZÓKY, « Voyages de reliques et démonstration du pouvoir aux temps féodaux », *Voyages et voyageurs au Moyen Âge. XXVI^e congrès de la SHMES, Limoges-Aubazine, mai 1995*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1996, p. 267-280, p. 267 : « À partir du moment où le culte des reliques s'attachait à une communauté, à une ville ou à une région, les reliques devenaient progressivement le symbole même de l'utilité publique de cette communauté. »

84. L'affaire devrait trouver un heureux dénouement en juin 2005, année où une réconciliation définitive est prévue, en sus d'un jumelage entre les villes de Tolède et de Zamora, entre les *Caballeros cubicularios* de Zamora d'une part, les actuels gardiens des saintes reliques, et la *Orden del Corpus* et les *Infanzones de Illescas* de l'autre ; le tout en présence de Monseigneur Antonio Cañizares, archevêque de Tolède et primat des Espagnes, voir *La opinión de Zamora*, « Un contencioso con final feliz », 20 juin 2004.